

CARESSER LES NUAGES
DEPUIS LA NUIT DES TEMPS

*CARESSING CLOUDS
SINCE THE DAWN OF TIME*

Caresser les nuages

Depuis la nuit
des temps

CONTES

Caressing clouds

*Since the dawn
of time*

STORIES

Depuis la nuit des temps, les contes nous transmettent la sagesse et constituent une invitation à l'éveil. Ils s'adressent directement à notre cœur et à notre âme. Telle une lanterne, ils éclairent notre chemin pour donner plus de sens aux événements de notre quotidien. À l'aide de modèles riches, les héros nous enseignent comment traverser les épreuves et relever les défis pour en cueillir les fruits de l'expérience.

Chaque être humain, et par suite chaque groupe d'êtres humains, se définit par l'histoire qu'il raconte sur lui, pour lui-même et pour les autres. Ces histoires ne se résument pas à une succession de faits, mais contiennent une charge affective et éventuellement une certaine dose de fiction.

Une entreprise s'inscrit dans une époque et un espace, construit son identité et façonne, à sa mesure, dans les limites de sa contribution, l'histoire de son territoire, de son pays, de son peuple, de l'humanité. Quelle histoire veut-elle

raconter et raconte-t-elle au-delà même de sa volonté? Comment souhaite-t-elle communiquer sur son passé pour mieux influencer son futur? À quelle construction les hommes qui la constituent participent-ils, ensemble? Quel chapitre du récit de l'épopée humaine écrivent-ils collectivement?

Les contes nous instruisent sur notre "métier d'hommes" et nous incitent à "penser autrement".

LES CLOCHETTES DU DÉSERT

Dans un lointain pays, si lointain qu'il ne figure sur aucune carte, s'étendait d'est en ouest une terre aride et inhospitalière. Les vents balayaient la poussière de ses ravins et le sable de ses dunes. Au loin, la morsure du soleil embrassait l'horizon et empoignait l'ocre de la terre. Les pierres anguleuses et tranchantes coupaient les pieds des marcheurs et de leurs bêtes.

Ce matin-là, le long des crêtes rocheuses, une horde circulait, en fragile équilibre au bord du précipice. Les tuniques et ornements chamarrés traçaient un lacet multicolore et mouvant, frise mobile et incertaine entre ciel et terre. Un souffle suffocant brûlait intensément la peau des Chercheurs d'Eau. Le voyage s'éternisait car les sources, répertoriées par les anciens et dont l'emplacement se transmettait de père chercheur d'eau en fils chercheur d'eau, demeuraient

introuvables, englouties par la terre goulue et assoiffée par de longs mois de sécheresse. Même les animaux, à l'instinct pourtant si sûr, hésitaient, désorientés.

Ce matin-là, les hommes poussaient leurs montures, tandis qu'à l'arrière les femmes fredonnaient doucement à l'oreille des nourrissons. Seul le rythme d'un tombak scandait la marche du convoi nomade, soutenant chacun des pas de la colonne. Une odeur âcre, faite de sang séché et de sueur mêlée, poussée par le vent, annonçait l'arrivée de la troupe au petit village d'Afazé, accroché à flanc de rochers quelques lieues en contrebas.

Cela faisait plus de cent jours qu'ils marchaient quand, du haut de la dune, ils aperçurent les toits plats d'Afazé. La peau de leurs gourdes était sèche depuis de longues heures. La veille, ils avaient partagé les dernières dattes. Le sein des femmes ne coulait plus. Et ils sentaient chaque jour un peu plus dans leur cou l'haleine de la Mort, infatigable voyageuse.

Il leur fallut encore toute une journée d'efforts pour atteindre le village. D'épaisses tentures tissées, qu'un souffle chaud parfois soulevait, protégeaient l'entrée des maisons. D'étroites ouvertures creusées dans les murs de terre dessinaient d'éparses fenêtres. Posées sur un banc, quelques écuelles ébréchées attendaient la préparation du prochain repas.

Les hommes du village s'avancèrent pour accueillir la troupe exténuée. L'un d'entre eux,

coiffé d'un chèche noir et dont la longue tunique brodée descendait jusqu'aux mollets, prit la parole.

— Étrangers de la tribu des Chercheurs d'Eau, soyez les bienvenus dans notre village d'Afazé. Nous vous voyons épuisés par votre longue marche. Nous partagerons bien volontiers notre pain et nos olives ce soir. Vous pouvez monter vos tentes à l'ombre des palmiers qui poussent le long de notre cours d'eau. Remplissez-y vos gourdes. Faites-y boire vos bêtes. Rafraîchissez-vous-y. Nous vous attendrons au centre du village à l'heure du thé.

Et ainsi fut fait. Les Chercheurs d'Eau éteignirent leur soif, les mères baignèrent les enfants et les hommes abreuvèrent les chevaux.

L'ombre de la nuit commençait à embrasser les montagnes quand tous se retrouvèrent pour le repas. Les plats passèrent de main en main. Les musiciens firent vibrer leurs instruments. Le chant des femmes s'éleva au-dessus du crépitement du feu de bois, puis le silence se fit quand chacun partit se coucher.

Dans l'une des maisons du village d'Afazé vivait une jeune femme d'une grande beauté, que l'on appelait Sade et que l'on disait peu docile. Un peigne doré retenait ses longs cheveux noirs, qu'elle dissimulait sous un foulard fixé d'un nœud sur sa nuque. Deux bracelets ornaient sa cheville. Sur l'un tintait une clochette d'argent. Sur l'autre pendait une clochette de terre cuite. Lorsque Sade dansait, les clochettes frôlaient sa peau ambrée dans un gracieux cliquetis.

Ce soir-là, Asman ne parvenait pas à dormir. Après la longue marche épuisante des derniers mois, la fête du village, l'eau fraîche du ruisseau et le ciel parsemé d'étoiles tenaient ses sens en éveil. Mais, surtout, il ressentait un trouble nouveau que l'intensité du regard vert émeraude de Sade avait allumé en son cœur. Bien que leurs regards ne se fussent croisés que furtivement, un frisson avait parcouru ses épaules à la vue de la jeune villageoise. Et il lui avait paru voir rosir les joues de la belle. Aussi décida-t-il de profiter de la lumière argentée que la pleine lune déroulait sur le sable pour rejoindre le village, dans l'espoir d'apercevoir son peigne doré derrière la tenture de sa porte.

Alors qu'il déambulait sur un sentier rocailleux, écartant de sa chaussure usée un serpent qui profitait de la fraîcheur de la nuit pour migrer vers sa cachette, il entendit le chant de Sade. Il décida de s'approcher en silence de la petite maison qu'elle partageait avec ses parents. Arrivé à proximité de l'habitation, il se cacha derrière un rocher et attendit. Une faible lueur éclairait l'unique pièce de la maison. La douce mélodie de Sade envoûtait le vaillant Chercheur d'Eau. Il était assis depuis de longues minutes quand il aperçut la belle sur le pas de sa porte. Elle contemplait le firmament et perçut soudain le bruit que fit une pierre en roulant le long du sentier.

— Qui est là ? interrogea-t-elle, un peu inquiète.

— Ce n'est que moi, Asman, répondit le nomade.

— Approche un peu que je te voie, ordonna-t-elle.

Le jeune homme s'approcha. La lampe à huile posée sur le petit banc à côté de la porte éclaira son visage. Elle sourit.

— Tu es bien audacieux de venir jusqu'ici à une heure si tardive, le taquina-t-elle. Puis-je savoir ce qui t'amène si près de la maison de mon père ?

Étourdi par le son de sa voix mélodieuse et tout à sa surprise qu'elle ne tentât pas de le chasser, Asman ne parvenait plus à trouver, dans le tumulte de sa tête, les mots qu'il avait pourtant si soigneusement préparés.

— Eh bien ? l'interrogea-t-elle à nouveau, moqueuse.

Le jeune homme balbutia quelques paroles inaudibles, avant de recouvrer sa hardiesse et de parvenir à inviter Sade à observer les étoiles en sa compagnie. La promesse du récit de sa longue marche eut tôt fait de convaincre la villageoise, qui se retourna vers sa maison et annonça à ses parents qu'elle sortait faire quelques pas. Elle ignore leur réaction et se dépêcha de rejoindre Asman un peu plus haut sur le chemin de pierres et de terre. Les deux jeunes gens marchèrent le long du sentier qui menait vers un piton rocheux, duquel on pouvait apercevoir au loin l'immense mer de sable plissée de dunes rondes. Émerveillés par la joie de sentir l'autre proche, ils se contèrent leur vie et ne furent pas étonnés de la douceur de leur étreinte ni de l'étourdissement qui s'ensuivit.

Au matin, la caravane des Chercheurs d'Eau s'ébroua et reprit sa lente marche vers le nord. Il faudrait aux voyageurs de longues semaines avant de parvenir sur les lieux de leur campement d'hiver. Leurs gourdes gonflées et lourdes battaient les flancs des chevaux. Sur le dos des chameaux tanguaient les paniers d'osier gorgés de fruits secs. Avec un peu de chance, l'eau et les vivres seraient en suffisance jusqu'à la prochaine oasis.

Asman reprit sa place parmi les hommes à l'avant du convoi, serrant entre ses doigts une clochette d'argent.

Au village d' Afazé, la vie reprit son cours. Sade promenait chaque soir sa petite chèvre sur le piton rocheux, remplissant ses poumons des parfums du désert pour tenter de calmer l'empirement auquel succombait son cœur chaque fois qu'elle se remémorait son amant plein de fougue et de tendresse.

Quand la jeune beauté réalisa que son ventre s'arrondissait, elle alla trouver sa mère.

Les cris de la femme déchirèrent le calme de la maison. Les bras tendus vers le ciel, elle implora le Tout-Puissant d'accorder Son pardon à la fille impure et de sauver sa famille de l'opprobre et du scandale. Le soir même, son père la chassa. Ce fut pourtant droite et fière que Sade franchit le pas de la porte. Elle emportait pour seul bagage une couverture, un bol et une lampe. Sa petite chèvre la suivit sur le sentier qui l'éloignait de sa maison d'enfance.

Un peu plus loin, à l'écart du village, vivait une femme si vieille que les rides dessinaient en de profonds sillons sur son visage et son cou le récit de sa longue existence. La jeune excommuniée alla frapper à la porte de l'ermite qui l'accueillit sans surprise.

— Je t'attendais, murmura-t-elle simplement.

Par une nuit sans lune, une petite fille sortit du ventre de Sade. De son minuscule crâne encore fripé descendaient en cascades de légères boucles argentées. La jeune maman enroula une mèche le long de son index avant de s'endormir jusqu'au matin. À son réveil, les rues d' Afazé bruissaient de la nouvelle. Personne ne vint la voir. Seule la vieille femme resta à son chevet.

Au bout de quelques mois, Sade dut se rendre à l'évidence. L'ombre de la nuit au cours de laquelle était née l'enfant s'était nichée au creux de ses yeux. La petite n'apercevait jamais le soleil, ni même le visage de sa mère. Une profonde détresse étreignit les entrailles de la jeune femme, asphyxiant sa poitrine. Le cri qu'elle hurla vers les dunes résonna dans le creux des ravins pendant de longues minutes.

Et puis ce fut le silence.

Les soins de l'ermite, ses tisanes, ses onguents, rien ne parvenait à alléger la souffrance de Sade, autrefois si téméraire. À ses côtés, pourtant, son enfant grandissait, heureuse, tâtant de ses doigts graciles les cailloux et les broderies, goûtant de sa bouche humide les fruits et le sel, frottant ses boucles le long

des bras de sa maman. Les quelques mots qui franchissaient les lèvres de Sade étaient ceux qu'elle susurrail à la petite fille pour lui dire son amour et lui décrire son père. Un chant sans paroles soulevait à peine sa poitrine, voile musical protecteur et rassurant dont elle l'enveloppait à la nuit tombée.

La vieille, que le cours du temps semblait désormais épargner, enseignait à l'enfant vive et enjouée les mystères du désert, les vertus des plantes et le secret des ondes qui parcourent le vivant. Et pour celui ou celle du village qui apercevait de loin la petite courir avec son chevreau, il était impossible de la savoir aveugle.

Lorsque la fillette eut sept ans, la vieille vint s'asseoir à côté d'elle et lui dit en prenant sa main dans la sienne :

— Douce enfant aux cheveux d'argent et au regard éteint, le moment est venu pour toi de connaître ton père. Ta mère a tant pleuré que le puits de ses larmes est aussi sec que le sable du désert. Seule la douceur de la main de son bien-aimé saura lui redonner le goût de vivre.

Pressentant ce que sa grand-mère d'adoption allait lui annoncer, l'enfant fut prise de panique. Elle tenta de protester, arguant de son inexpérience et de sa vulnérabilité.

— Ce que tes yeux ne peuvent voir, tes mains peuvent le sentir, tes oreilles l'écouter et ton cœur l'aimer, la rassura la vieille femme. Et d'ailleurs, qui parmi nous peut se vanter d'être doté de toutes les facultés et de toutes les grâces? Tu

partiras demain en direction du nord, à quelques lunes d'ici, là où les Chercheurs d'Eau établissent leur campement d'hiver, énonça-t-elle, feignant d'ignorer la peur baignée de larmes de l'enfant.

Au prix d'un immense effort, la petite fille retint le sanglot qui étranglait sa gorge. La vieille poursuivit :

— Voici un petit sac. J'y ai plié une couverture, enveloppé quelques vivres et rangé trois allumettes, énuméra-t-elle en lui tendant la besace. Et voici un bâton. Il sécurisera ton pas et te dirigera vers la source à laquelle tu pourras remplir ta gourde. Ton chevreau t'accompagnera.

Avant que l'enfant ne puisse lui répondre, elle ordonna gentiment :

— Va te reposer à présent. Tu embrasseras ta mère à l'aube.

L'ermite déposa sur son front un long baiser. La fillette parcourut de sa main le visage aux mille crevasses, mémorisant de ses doigts chacun de ses méandres.

Au matin, elle but un verre du lait de la chèvre, noua un foulard autour de ses cheveux et s'approcha de la couche de sa mère. Celle-ci la serra avec une infinie tendresse dans ses bras amaigris. Avant de la laisser partir, elle détacha la petite clochette de terre cuite qui pendait à sa cheville et la fixa au pommeau de son bâton. Et elles se séparèrent.

Une sourde angoisse empoignait le corps de la petite, broyant son ventre, froissant ses poumons, obstruant sa gorge. Il lui semblait

étouffer tant l'air peinait à se frayer en elle un chemin. Son corps frêle bien qu'agile tremblait sous l'assaut d'effroyables contractions. Sa main, humide, glissait sur le bois du bâton.

Il lui fallut de longues heures pour parvenir à calmer les soubresauts qui secouaient tout son être. Pour se donner du cœur au ventre, elle songeait aux encouragements de la vieille, à l'étreinte aimante de sa mère et à ce père encore inconnu et dont elle savait pourtant tout. Elle caressa son chevreau, serra plus fort son bâton et décida de chanter pour accompagner sa marche. Elle s'aida de la chaleur du soleil sur sa joue pour s'orienter, confiant à son petit compagnon le soin de trouver le meilleur endroit où poser ses pieds sur la terre inconnue. À midi, elle décida de faire une première pause.

Alors qu'elle s'apprêtait à boire une gorgée d'eau, elle entendit un faible piaillage sur sa gauche. Un autre aurait cru au bourdonnement d'un insecte. La fillette reconnut le chant d'un jeune agrobate.

— Oisillon du désert, j'entends ton sifflement mais ne peux voir ton plumage couleur sable. Approche un peu que nous fassions connaissance, l'invita-t-elle.

— Hélas! je ne peux bouger de l'endroit qui m'a vu choir, répliqua le petit volatile. Mon aile droite est cassée et mon épuisement est tel que mes pattes ne me portent plus.

L'enfant ouvrit grand ses oreilles pour entendre les battements du petit cœur dans la poitrine

de l'oisillon. Quelques secondes plus tard, elle le saisit délicatement dans ses mains. Elle sortit de son sac un petit pot d'une crème médicinale que l'ermite avait préparée et en oignit son aile blessée. Puis d'une des trois allumettes elle fit une attelle qu'elle fixa avec une mèche de ses cheveux. Elle fit couler un peu d'eau dans sa main et la tendit d'abord à l'oiseau puis à son chevreau. Quand tous trois se furent désaltérés, l'enfant se leva. Elle dit au revoir à son nouvel ami, lui enjoignant de prendre grand soin de lui.

— Je suis en route vers le nord où campe mon père, dit-elle. Sans doute te reverrai-je à notre retour.

— Petite marcheuse, invoqua son nouvel ami, que les dunes soient avec toi aussi bienveillantes que tu t'es montrée à mon égard. Voici un minuscule sifflet, en souvenir de moi.

Et les deux inséparables reprirent leur route.

Quand le soleil disparut derrière l'horizon, la fillette étala sa couverture et mordit dans une datte. Elle en tendit une autre à son chevreau, qui vint se coucher tout près d'elle. La chaleur de son compagnon la rassura autant qu'elle lui fit ressentir le manque de sa mère. Elle inspira plusieurs fois pour calmer son chagrin. Le visage vers les étoiles, elle sentit couler un peu de sa tristesse sur ses yeux sans lumière. Elle décida de ne point allumer de feu ce soir-là pour garder ses deux dernières allumettes pour une nuit plus fraîche. Le sommeil la cueillit peu après.

Le jour se levait à peine quand la fillette se réveilla. De sa main elle chercha le chevreau. Sa place était froide. Elle l'appela une première fois, sans succès. Puis encore. Son cœur se mit à battre la chamade. Comment aller plus loin sans son compagnon de toujours ? Dans son esprit affolé se bousculaient les pires images quand elle entendit enfin bêler le petit animal.

— Ne t'éloigne plus jamais ainsi de moi ! lui cria-t-elle, vindicative. Ou alors il faudra que je t'attache désormais.

Surpris par le ton d'une voix qu'il ne lui connaissait pas, le chevreau expliqua :

— Sois rassurée, amie fidèle. Je suis juste allé repérer le chemin qu'il nous faudra prendre pour contourner le ravin escarpé qui dévale devant nous. Nul besoin de me menacer de corde et de nœud, poursuivit-il. Le lien qui nous unit est d'une nature bien plus solide que toutes les longues des chevaux du désert.

La fillette s'excusa pour son emportement et caressa le petit de la chèvre.

— En dépit de la peur de te perdre qui me hante, je sais que tu dis vrai. Tu marcheras donc libre à mes côtés, tant qu'il te plaira de le faire.

Forts de ce pacte de confiance réitéré, les deux amis s'engagèrent sur le sentier qui s'ouvrait devant eux.

Ils marchèrent encore de longs jours. La peur, la soif, la fatigue s'étaient invitées dans leur périple et ne lâchaient leur emprise que pendant les heures de la nuit où, fourbus, ils

s'endormaient après avoir dîné de quelques fruits et d'un peu de pain.

Cela faisait deux lunes que leurs pas dessinaient leur empreinte éphémère dans le sable quand ils arrivèrent sur la berge d'un oued. En son milieu coulait une eau boueuse, visqueuse, à l'odeur pestilentielle. La fillette, alertée par le flux nauséabond qui pénétra violemment ses narines, interrogea son compagnon tout en pressant son pouce et son index sur son nez :

— Comment est-il possible que l'air se remplisse d'une pareille puanteur ? Parviens-tu à voir de quoi il s'agit ?

— C'est du ruisseau de boue qu'émane ce remugle, répondit le chevreau. Pouah !

Au même instant, un monstre énorme, à la peau semblable à l'écorce d'un vieil arbre, recouvert d'immondices, sortit sa tête de l'eau et émit un grognement qui glaça les deux marcheurs pourtant arrêtés en plein soleil.

— Qui ose troubler ma sieste ? aboya-t-il, menaçant.

— Nous venons du village d'Afagé qui se trouve à deux lunes au sud d'ici, expliqua la jeune enfant, tentant de masquer le tremblement de sa voix.

— Qui vous autorise à vous approcher si près de chez moi ? l'interrompit le monstre verdâtre.

— Nous rejoignons le campement d'hiver des Chercheurs d'Eau, expliqua la fillette.

— Tu me parais bien jeune et bien fragile pour aller seule dans le désert, ajouta le monstre,

dubitatif. Ne serais-tu pas plutôt une enfant abandonnée?

— Abandonnée?! s'exclama la petite fille.

À la surprise du chevreau et du monstre de l'oued, elle éclata d'un rire fantastique. Elle riait si fort qu'elle dut s'asseoir pour ne pas tomber. Jamais le monstre n'avait entendu un tel rire. Quant au chevreau, il hésitait entre faire des cabrioles tant la joie de son amie le réjouissait ou la secouer pour lui remettre les esprits en place.

Quand l'enfant eut ri tout son soûl, elle précisa :

— Je vais retrouver mon père.

— Cela ne me dit pas pourquoi ce rire si détonnant, dit le monstre frustré de ne pas comprendre et contrarié à l'idée qu'elle ait pu rire à ses dépens.

— Tu as raison, ô habitant de l'oued. C'est que... Comment pourrais-je jamais me sentir abandonnée, moi qui suis tant aimée par ma mère et la vieille ermite... et mon chevreau, ajouta-t-elle, devinant l'air déconfit de son ami. Et cet amour, vois-tu, me rend forte malgré mon jeune âge.

— Forte? ricana le monstre. Sais-tu seulement ce que c'est qu'être fort?

Il fit alors claquer sa puissante queue à la surface de l'eau boueuse, arrosant la berge d'un liquide visqueux et écœurant, qui épargna par miracle les deux marcheurs.

— Défie-moi, rétorqua la petite, bravache.

— Très bien, dit le monstre. Monte sur mon dos. Je te ferai traverser l'oued, et ainsi tu pourras poursuivre ton voyage.

— C'est d'accord, s'engagea la petite un peu plus vite qu'elle ne l'aurait voulu.

Son compagnon était abasourdi. Il essaya de lui glisser à l'oreille combien le monstre était effrayant, mais elle ne l'écouta pas.

— M'as-tu bien regardé? lui demanda le monstre, narquois.

— Nul besoin de te voir, ô habitant de l'oued, pour savoir qui tu es. Ouvre ta gueule pour que j'y place toute droite mon allumette; je ne voudrais pas que par accident l'une de tes innombrables dents nous blesse.

Prudemment, elle s'avança de la berge et introduisit, verticale, l'une de ses deux minuscules allumettes dans la bouche énorme qui s'ouvrait, béante, devant elle. Et elle grimpa aussitôt sur le dos du passeur, tenant sous son bras son chevreau qui tremblait. Quelques minutes plus tard, le monstre les déposait sains et saufs sur l'autre rive.

D'un simple coup de langue, il brisa l'allumette qui disparut dans la vase.

— Explique-moi ce mystère, petite. De tous les voyageurs, tu es la seule à ne pas avoir emprunté le pont qui enjambe l'oued quelques mètres plus haut... et à m'avoir défié!

— L'allumette nous protégeait, argua-t-elle. Et puis, surtout, j'ai senti que sous ton épaisse peau de boue et d'écailles ton cœur était bon.

— Bon? C'est bien la première fois que l'on parle de moi en ces termes! s'exclama le reptile géant. Mais j'avoue qu'au son de tes paroles, je

me sens tout chose, avoua-t-il à voix basse, espérant qu'on ne l'entendît pas.

— Nous devons poursuivre notre voyage, interrompit le chevreau, moins rassuré que sa jeune compagne.

— Prends un peu de la boue qui recouvre mon dos, invita le monstre. Si un jour tu es en difficulté, fais-la brûler. Son puissant fumet saura trouver le chemin de mes narines et je serai vite à tes côtés.

L'enfant s'exécuta et roula une petite boule de terre qu'elle enveloppa soigneusement et déposa au fond de sa besace. Et les deux marcheurs se remirent en route après avoir salué leur passeur.

Ils cheminèrent encore de longs jours. Plus leurs pas les rapprochaient du nord, plus la température ambiante baissait. Et un matin, quelle ne fut pas leur surprise de constater que leur couverture était habillée d'une fine pellicule de neige. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais senti entre leurs doigts la brûlure du froid ni la légèreté des flocons. La réjouissance qui fut la leur céda bien vite à une inquiétude grandissante. L'hiver eut tôt fait de s'installer jusque dans le creux de leurs os, figeant leurs muscles, obligeant leur tête à se courber vers le sol et les faisant trembler en d'indomptables convulsions.

Un soir, ils venaient de s'arrêter pour camper quand la fillette laissa filer entre ses lèvres violacées :

— Mon fidèle ami, mes forces me quittent comme le dernier souffle quitte le mourant.

Mes pieds gelés et abîmés par la neige refusent d'avancer.

Elle avala un peu de salive et poursuivit, douloureusement :

— J'ai failli à la mission confiée par la vieille. C'est ici que je m'arrête, sanglota-t-elle.

À ces paroles, le petit quadrupède fut pris de panique. Renoncer... ou, pire, mourir, si loin de chez soi et après un tel périple! Quelle injustice! La peur lui redonna un peu de force. Ses idées se cognaient dans sa tête comme la mouche prisonnière se heurte aux parois de la bouteille. Soudain, il se remémora l'agrobate et le monstre. Il se savait trop faible pour être d'un quelconque secours à l'enfant épuisée. Mais il avait encore suffisamment d'énergie pour tenter un ultime recours. Avec son museau, il chercha dans la besace la boule de terre, tandis que la petite fille gisait grelottante au sol, enroulée dans la couverture qui ne la réchauffait plus. Au fond du sac, il repéra le sifflet offert par l'agrobate et souffla de toutes les maigres forces qui lui restaient. Alors qu'il s'apprêtait à frotter la dernière allumette, il hésita. Et si les paroles du reptile n'étaient que mensonge? Ils perdraient leur dernière chance de faire un petit feu et de se réchauffer suffisamment pour que leur sang irrigue à nouveau leurs corps transis et que ce supplément de vie leur permette de se rapprocher un peu plus du campement des Chercheurs d'Eau... Il hésita encore quelques minutes.

Le visage si pâle de son amie finit de le convaincre. Il enflamma la boue. Une odeur nauséabonde s'en échappa. Il se coucha près de l'enfant et attendit, longtemps.

Soudain, il sentit vibrer le sol. Se tenait devant eux l'immense reptile. Sans demander quoi que ce soit, le géant les déposa sur son dos. Au contact de la boue chaude, la fillette se réveilla. Bientôt, elle crut percevoir le piaillage de l'oiseau.

Le chevreau prit la parole :

— Oiseau, toi qui vois le monde d'en haut, connais-tu le chemin qui nous mènera au campement des Chercheurs d'Eau? Et toi, puissant passeur, peux-tu nous y conduire?

Aussitôt, le volatile leur indiqua la direction et le monstre s'ébranla. Ils contournèrent la dune gelée qui s'élevait face à eux. Quelques mètres plus bas s'étendait le campement. Les deux marcheurs étaient sur le point de toucher à leur but et ne le savaient pas!

L'équipe descendit et se dirigea vers les tentes au pied desquelles brûlaient les lampes à huile que les femmes éteindraient avec l'aube.

Déjà levés, les hommes s'approchèrent de cette troupe aussi étrange qu'improbable. L'enfant descendit de sa monture. Son bâton sécurisait son pas. Et de là où ils étaient, les Chercheurs d'Eau ne savaient pas bien qui, du bâton ou de l'enfant, était le plus vigoureux.

Arrivée face à eux, elle dit en se redressant :

— Hommes de la tribu des Chercheurs d'Eau, mon compagnon et moi avons traversé le désert

pendant de nombreuses lunes. Il est parmi vous un homme que je viens retrouver.

Apercevant son regard éteint, l'un d'entre eux interrogea, dubitatif :

— Et comment le reconnaîtras-tu, toi l'enfant aux yeux otages de la nuit?

Avant même que la petite fille ne puisse répondre, son bâton s'anima, soudain parcouru d'une intense vibration. À son pommeau, la clochette de terre tintait. Et dans la foule on entendit le chant d'un tout petit instrument qui semblait répondre en un concert fraternel. Au cou de l'un des hommes tintinnabulait une clochette d'argent. L'homme s'avança, visiblement ému à la vue de la clochette de terre, dont le souvenir fit surface instantanément.

— D'où te vient cette clochette? questionna-t-il.

— Du bracelet qui orne la cheville de ma mère, répondit l'enfant, gagnée à son tour par une vive émotion, aussi soudaine qu'inattendue.

— Quel est le nom de ta mère? poursuivit l'homme dont la voix tremblait.

— Sade. Tu es Asman, n'est-ce pas?

— Comment connais-tu mon nom? s'étonna le Chercheur d'Eau qui pressentait la révélation d'une vérité que son cœur avait déjà devinée.

— Parce qu'Asman est le nom de mon père, annonça la fillette, ne contenant plus ses larmes.

Quand il souleva dans ses bras vigoureux la petite secouée de sanglots, la foule applaudit. À ses pieds, le chevreau bondissait.

Juchés sur le dos de la monture du Chercheur d'Eau, le voyage du retour fut bien plus court.

Cela ne faisait pas cent jours qu'ils pérégrinaient quand, du haut de la dune, ils aperçurent les toits plats d'Afazé. Ils empruntèrent le sentier qui menait à la maison de l'ermite. Le bruit des sabots fit sortir les deux femmes. Sade, qui n'avait guère marché ces dernières années, courut à la rencontre de ses deux amours. Elle couvrit de baisers son enfant, remerciant le Tout-Puissant de Son infinie mansuétude.

Quand Asman prit les mains de Sade dans les siennes, une intense lumière éclaira le ciel. La brillance de l'éclair inonda le visage de l'enfant qui goûtait à la sécurité recouvrée des bras de la vieille. Elle ouvrit ses paupières, et pour la première fois le visage de ses parents imprima sa rétine aveugle. Amoureux, ils la contemplaient, émerveillés.

Et ce fut de nouveau la nuit.

Son cri déchirant fit trembler les rochers. La fillette dut inspirer profondément pour ne pas céder tout à fait à l'immense désespoir qui tentait de pulvériser son cœur.

Alors la grand-mère l'assit tendrement sur ses genoux, la berça et lui dit avec une infinie douceur :

— C'est lorsque les dunes sont fouettées violemment par les tourbillons de sable que le désert sait la puissance de sa vitalité. La victoire sur une tempête ne le prémunit pas contre les assauts de la suivante.

Et, la mettant debout sur ses petites jambes qui avaient tant voyagé, elle ajouta, une main posée sur le cœur de l'enfant et l'autre sur son ventre :

— Enfant du désert et de l'amour, tu as su traverser les dangers et la peur que ton périple a placés devant tes pas, braver l'inconnu et finalement ne jamais abandonner. Tu es devenue qui tu es, pleinement. Tu es courage. Ton nom est Daleera¹.

1. Féminisation libre de *daleer*, "brave et courageux" en farsi.

LE TRÉSOR CACHÉ

Il était une fois un vieux roi qui vivait isolé dans son château à la lisière d'une forêt dense et profonde, que les troubadours disaient peuplée d'elfes, de fées et de bêtes monstrueuses. Sa reine, morte d'une éprouvante et longue maladie des années auparavant, lui avait donné, à exactement trois ans d'intervalle, deux fils, qu'il avait élevés seul pendant près de dix années.

Nés le même jour et nourris du lait de la même nourrice, les deux enfants, pourtant fort peu ressemblants, entretenaient une complicité à toute épreuve. Le premier était aussi brun et puissant que le second était blond et mince. Si l'un s'adonnait avec joie et bonheur au maniement de l'arc et de l'épée, son puîné trouvait paix et ressourcement dans la contemplation des fleurs, des ruisseaux et la lecture des grimoires aux riches enluminures.

L'hiver déposait ses tout premiers voiles blanchâtres au moment où débute ce récit.

Le jour de leur anniversaire, le roi convoqua ses héritiers dans la grande salle du Conseil. Vaste et silencieuse, flanquée d'une imposante cheminée dans laquelle flamboyait en permanence une énorme bûche, la pièce inspirait déférence à quiconque y pénétrait. Aucun voyageur ni courtisan, conseiller ni valet n'osait fouler son sol de pierre glacée sans y avoir été expressément invité par l'hôte royal. Chacun s'y engageait avec égard et attention, conscient de l'insigne honneur qui lui était accordé. Même les femmes et hommes d'ouvrage faisaient aller leurs chiffons et balais avec délicatesse le long des boiseries et sur les marbres précieux pour ne point altérer la magnificence du lieu. Seuls les deux jeunes princes aux chausse de daim s'y rendaient en riant, faisant vibrer les vitraux de leur voix enjouée et gaillarde.

Ce jour-là, heureux de célébrer leur anniversaire avec leur père, ils ouvrirent avec impatience et enthousiasme la lourde porte de bois gardée par deux soldats tenant chacun, droite et menaçante, une hallebarde surmontée des couleurs du royaume. En quelques bonds, ils furent au pied du trône sur lequel était assis leur père, qui les observait avec une bienveillante gravité.

— Mes enfants, ce premier jour du Mois des Flocons est aussi celui qui célèbre l'entrée de Donatien dans l'âge adulte. Quant à toi, Bertillac, tu sors aujourd'hui de l'enfance.

Le temps est venu pour vous d'apprendre la vie au-delà des frontières du royaume.

Donatien, ravi de la promesse de voyage et d'aventure qui s'ouvrait à lui, brandissait déjà sa lame pour affronter d'imaginaires adversaires qu'il entendait terrasser sans plus attendre. Bertillac se contenta de jeter un regard dubitatif vers son père, puis il ferma quelques instants ses paupières, serrant entre ses doigts la reliure en cuir du petit recueil de poèmes qui ne le quittait jamais.

Le roi poursuivit :

— Votre épopée ne sera pas sans but, annonçait-il, aiguisant tout à coup la curiosité de ses deux descendants. Avant de mourir, votre mère m'a avoué l'existence d'un trésor d'une valeur inestimable, qu'elle avait pris soin de confier à un gardien sûr et loyal. Ce trésor, gage de votre amour et de votre fidélité, sera à offrir, le moment venu, aux belles qui deviendront vos compagnes respectives pour la vie. J'ai fait le serment à votre mère de faire de vous des hommes accomplis et de futurs souverains justes et loyaux. Telle sera votre quête. Ce périple consacra votre devoir de mémoire envers notre reine à tous.

Les deux garçons échangèrent un regard aussi intéressé que surpris, n'ayant jamais eu connaissance de l'existence d'un tel trésor maternel.

— Vous partirez demain à l'aube, à l'heure où renaît la forêt. Donatien, tu prendras la route qui part à l'ouest. Bertillac, tu emprunteras le sentier qui se dirige vers l'est. Le lieu, tenu secret

de tous y compris de moi, se trouve quelque part à mi-chemin entre ces deux points cardinaux. Je vous remets à chacun une bague. Prenez le temps d'en découvrir la pierre précieuse et de comprendre les symboles dessinés le long de son anneau. Ils seront vos guides. Vous disposez du reste de la journée pour faire votre paquetage. Choisissez tout à l'heure une monture dans l'écurie. Que le Ciel vous protège.

Et le roi, comme il l'aurait fait avec son Conseil, leva la séance. Les deux garçons prirent donc congé de leur père et se retrouvèrent dans le petit salon bleu et or mitoyen pour échanger leurs premières impressions.

L'annonce du départ de Donatien n'avait guère étonné les deux jeunes gens, en ce qu'elle s'inscrivait dans la plus pure tradition séculaire de leur maison et des maisons royales avoisinantes. En revanche, tous deux étaient stupéfaits que Bertillac fût aussi du voyage. Sa minorité, son inexpérience du maniement des armes, son attachement au donjon dans lequel leur mère avait jadis installé ses appartements d'étude, son jardin de plantes médicinales auquel il consacrait une grande partie de son temps... tout plaidait en faveur de son maintien au château quelques années encore. En outre, la nouvelle de l'existence d'un trésor à remettre à leurs promises ne cessait de les interpeller.

Ils consacrèrent leur après-midi à réunir les quelques effets qu'ils jugeaient indispensables à leur exploration. Donatien emballa un large

plaid de fourrure estampillé des armoiries familiales, un gobelet d'étain et une bourse en cuir lourde d'écus d'or et d'argent. Une dague au manche d'ivoire, son épée et son arc complétaient son trousseau. De son côté, Bertillac rassembla dans une sacoche une couverture de laine bouillie, une chope en fer, quelques fioles contenant des teintures-mères, de menus pots remplis d'onguents et un petit sac de chanvre dans lequel il avait déposé une dizaine de graines différentes. Et, bien sûr, son livre de poésie qu'il avait toujours sur lui. Enfin, il roula soigneusement l'écharpe de soie qui avait appartenu à sa mère.

Il devait être près de cinq heures quand Bertillac rejoignit son aîné à l'écurie. La chaleur humide à l'intérieur de l'édifice au sol tapissé de paille, fumant là où s'amoncelait du crottin, tranchait avec le froid glacial et sec qui régnait dans la cour et dans les prairies recouvertes de neige. Donatien discutait, la voix forte et le verbe autoritaire, avec le palefrenier attaché au château depuis sa plus tendre enfance. Il instruisait ce dernier des ultimes réglages à apporter au filet, à la selle et aux étriers qu'il avait choisis pour monter l'étalon moreau que son père lui avait offert pour Noël, près d'un an auparavant.

Il sourit quand il aperçut son frère et l'invita à le rejoindre près de la sellerie. Bertillac lui sourit en retour et prit le temps d'un détour par le box où mangeait sa pouliche. La jeune jument redressa la tête, souffla bruyamment

et replongea sa bouche dans la mangeoire pleine d'avoine. L'adolescent passa la main sur sa croupe alezane et sentit sous ses doigts les puissants muscles fléchisseurs et extenseurs de l'animal. Alors qu'il s'apprêtait à sortir du box, il aperçut du sang sur le membre antérieur gauche de l'animal. Il appela le palefrenier. Instantanément au chevet de l'équidé, ce dernier passa son doigt à proximité de la blessure, beaucoup plus profonde qu'elle n'était apparue à Bertillac au premier abord.

L'animal, méchamment blessé, boitait. Plusieurs jours seraient nécessaires à la cicatrisation. Il fallait se rendre à l'évidence : sa monture ne pourrait pas l'accompagner le lendemain.

Donatien accourut également et tenta de rassurer son frère :

— N'est-il pas parmi tes pommades une crème miraculeuse qui puisse soigner la jambe de ta pouliche dans la nuit ?

Bertillac esquissa un timide sourire :

— Aucune d'entre elles ne fait mieux que la nature. Tout au plus, elles l'accompagnent et facilitent son travail. La guérison prendra tout le temps dont elle a besoin. Nul ne peut se soustraire à cette évidence. C'est ainsi.

— Comment peux-tu te résoudre si promptement à partir sans ta pouliche ? Est-il une autre monture que tu puisses seller ?

Géné, le palefrenier désigna du menton un petit âne poivre et sel à la crinière drue et ébouriffée, qui mâchouillait une gerbe d'herbes séchées.

— Est-ce là une plaisanterie de ta façon ? Tu ne peux sérieusement y penser, scélérat ! le houspilla rudement Donatien.

— Pardonne l'emportement de mon frère, dit le jeune adolescent à l'adresse de l'homme d'écurie. L'âne sera parfait, annonça Bertillac qui caressait déjà le pelage un peu rêche de son nouvel ami.

La nuit n'avait pas encore cédé au jour lorsque les deux princes se retrouvèrent, en compagnie du roi, au pied de la Grande Porte. Sous leurs pas, la neige crissait, rompant la quiétude d'une nuit glacée et étoilée. L'étalon de Donatien, tout comme son fougueux cavalier, piaffait d'impatience. Après avoir embrassé son frère et salué son père, l'aîné éperonna sa monture et partit au galop en direction de l'ouest. Bertillac accrocha son paquetage à sa selle et enfourcha son âne. Il eut tout juste le temps de faire ses adieux car déjà l'âne trottait de son plein gré vers l'est.

— Brave et robuste compagnon, il va te falloir m'écouter si nous voulons tous deux cohabiter en bonne intelligence et revenir au château avant les vendanges, l'invectiva gentiment le jeune garçon.

Pour seule réponse, il obtint un braiment et l'âne accéléra son allure sans même attendre que son cavalier le talonnât.

— Il semblerait que je doive m'accommoder du caractère peu docile de cet âne, se dit à part soi Bertillac qui commençait à regretter quelque peu sa pouliche. Eh bien, soit ! Puisque je l'ai

choisi pour monture, il me faut à présent l'accepter tel qu'il est.

Et il cala son assiette sur le rythme inconfortable de son petit équadé.

Au bout de quelques heures, Donatien avait parcouru plusieurs lieues. Il décida de faire escale dans une auberge afin de s'y restaurer et d'y abreuver son étalon. Il n'était pas assis depuis dix minutes quand une bohémienne l'aborda :

— Jeune cavalier, je te vois richement vêtu. Se pourrait-il que tu sois l'héritier de notre bon roi ?

Interloqué par tant de clairvoyance, Donatien opina de la tête.

— Sais-tu que je sonde l'âme des pierres précieuses ? Leurs secrets n'ont point de secret pour moi. Ne porterais-tu pas sur toi un bijou que je puisse lire pour ton plus grand bénéfice ?

Tout d'abord méfiant, le jeune homme céda bien vite à la curiosité et tendit sa bague. La cartomancienne inspecta la gemme, les yeux brillants.

— Tu es promis à un grand avenir, jeune prince. Mais il te faut trouver le seul trésor capable de faire de toi un roi.

Tout ouïe, Donatien invita la femme à poursuivre sa révélation.

— Il est sur ton chemin vers l'ouest un lieu sacré qui abrite ce trésor gardé par un terrible serpent, rusé et agressif. Sauras-tu tromper sa vigilance ? Il est une clé unique qui t'y donnera accès. Sauras-tu accéder au précieux sésame ?

— Bohémienne, sais-tu où je puis trouver ce lieu ?

Elle déroula une carte et y jeta quelques osselets. Elle prit le temps d'interpréter la divination et indiqua à Donatien l'endroit où il lui fallait se rendre. Le jeune prince la remercia, demanda à l'aubergiste de nourrir la voyante à ses frais, mangea rapidement avant de se remettre en route, tout à son impatience d'en découdre avec le redoutable gardien.

La nuit était tombée depuis quelques heures quand Bertillac atteignit le premier relais jamais croisé sur sa route. Il demanda une place à l'écurie pour son âne et pénétra dans l'auberge. L'âtre y diffusait une lumière rougeoyante et une agréable chaleur dont il goûtait le confort après sa journée dans le froid et le vent. Il n'était pas assis depuis dix minutes quand une bohémienne l'aborda :

— Jeune cavalier, je te vois modestement vêtu et la besace pleine de médications. Se pourrait-il que tu sois le guérisseur de notre bon roi ?

Amusé par la méprise teintée pourtant de sagacité de la jeune femme, le prince la félicita :

— Ta lucidité est grande. Tu dois donc savoir que je n'ai sur moi que de quoi payer mon repas et ma couche.

— Si tu acceptes de soigner cette vilaine plaie qui ne guérit pas sur ma main droite, je pourrai lire la pierre précieuse que tu portes près de ton cœur.

La blessure était profonde. Bertillac la nettoya et l'oignit d'une crème aseptisante et cicatrisante à base de lavande. Une fois le soin terminé, il tendit sa bague à son audacieuse patiente.

— Tu es promis à un grand avenir, jeune adolescent. Mais il te faut trouver le seul trésor capable de faire de toi un homme. Il est sur ton chemin vers l'est un lieu sacré qui abrite ce trésor gardé par un terrible serpent, rusé et agressif. Sauras-tu tromper sa vigilance? Il est une clé unique qui t'y donnera accès. Sauras-tu accéder au précieux sésame?

— Comment reconnaîtrai-je ce lieu?

— Tes pas t'y mèneront.

Bertillac, fourbu après sa longue journée à dos d'âne et désireux de se délecter de quelques poèmes, prit congé de la voyante et rejoignit sa modeste chambre.

Le soleil entamait à peine sa ronde diurne quand le jeune prince reprit la route, juché sur son ami au poil rêche.

Son périple hivernal atteignait sa septième semaine quand il aperçut au milieu de la forêt un chêne immense au creux duquel s'enfonçait une grotte de pierre. Par quel phénomène surnaturel un arbre était-il parvenu à pousser sur la roche jusqu'à l'embrasser totalement et l'intégrer à son propre tronc? Avidé d'en savoir plus, il mit pied à terre et rejoignit cette curiosité de la nature. Alors qu'il laissait glisser sa main à la surface de l'épaisse écorce recouverte de givre, il lui sembla entendre un cri. Il approcha son oreille de l'entrée de la grotte. À n'en pas douter, quelqu'un appelait à l'aide depuis l'intérieur. Il se retourna vers son petit compagnon poivre et sel et l'informa qu'il entraînait porter secours à

celui ou celle qui réclamait soutien et assistance. Apeuré, le gris équidé se mit à braire avec force et véhémence, tirant entre ses dents le paletot de son maître pour tenter de l'en dissuader. Le jeune prince intima à son ami de l'attendre, se saisit de sa sacoche qu'il plaça en bandoulière et pénétra dans la grotte.

Dès les premiers pas, une intense pénombre l'entoura. Avançant à tâtons, palpant de ses doigts engourdis les parois glacées, il tentait de se diriger vers les appels entendus quelques minutes auparavant. Il lui sembla percevoir un faible écho en provenance du fond de la grotte. Décidé à ne pas abandonner malgré la peur qui le tenaillait, il s'engagea dans un boyau humide et visqueux, dont l'étroitesse le contraignit à poursuivre à quatre pattes. Il n'avait pas parcouru cent mètres quand il sentit ses jambes enserrées violemment et son corps tiré brutalement vers le haut.

Dans un réflexe de protection, il couvrit instantanément sa tête de ses bras. Mais, ô surprise! il ne heurta pas le sommet de la paroi. Une cheminée s'ouvrait à cet endroit et il se retrouva à plusieurs dizaines de mètres du sol, suspendu par les pieds. Une énorme torche brûlait, accrochée à même la pierre, et avec effroi il aperçut, béante, la gueule immense d'un serpent qui le maintenait prisonnier avec l'extrémité de son long corps recouvert d'écailles tranchantes. Sa langue fourchue tenta de l'atteindre. Par miracle, il parvint à l'éviter en imprimant à son corps un balancement latéral.

C'est alors qu'il le vit, un peu plus loin, sur un petit plateau que dessinait la roche à cet endroit.

Amagri et recroquevillé, Donatien tremblait, son corps appuyé contre la paroi pour ne point vaciller dans le vide. À peine cette vision improbable imprimait-elle la rétine de ses yeux que Bertillac fut projeté sans égard sur une plateforme exiguë en face de celle sur laquelle se tenait son aîné.

— Il semblerait que la fratrie soit désormais au complet, persifla le serpent, plus inquiétant que jamais. Je ne vous remercierai jamais assez d'être venus à ma rencontre. Le printemps ne saurait tarder. Vous dévorer me donnera toute l'énergie nécessaire à ma mue.

D'un même coup de langue, il lécha les murs de part et d'autre, évitant de justesse les deux frères terrorisés, avant de s'enrouler sur lui-même et de plonger dans un profond sommeil.

Au bout de quelques instants, Bertillac hasarda à voix basse :

— Donatien, est-ce bien toi que j'ai aperçu ?

— Hélas, oui, mon très cher frère. Tu me trouves ici prisonnier depuis plus d'un mois de cet abominable monstre.

— Comment cette bête sauvage est-elle parvenue à te réduire à pareille captivité, toi, valeureux combattant ? s'enquit le plus jeune.

Donatien raconta :

— Je chevauchais à vive allure en direction du point que m'avait indiqué sur une carte une bohémienne rencontrée au premier jour

de mon expédition, quand j'atteignis après une semaine ce lieu tenu secret de tous. Je descendis de cheval et m'approchai de l'entrée de la grotte lorsqu'un aigle, impressionnant d'amplitude et de vitesse, fondit sur nous. J'eus tout juste le temps d'éviter ses serres crochues. Mon étalon détala, emportant avec lui mes armes et mon bagage. Épuisé, en possession de ma seule dague, je décidai d'élire domicile pour la nuit au creux de l'arbre. Quand je me réveillai, j'étais allongé sur cette même excroissance rocheuse où tu me vois à présent, les pieds dans le vide. Et le serpent agitait face à mon visage sa langue noire et fourchue.

Sa voix s'étrangla, laissant transparaître son anxiété autant que son épuisement.

— Jamais le serpent ne s'est suffisamment approché pour que je puisse m'essayer à le blesser avec la lame dissimulée dans ma botte. Et depuis, je vis des rares insectes et lézards qui se hasardent jusqu'ici et de l'eau qui ruisselle le long de la roche. Vois-tu, mon frère, les vivres, quand on en manque, on ne pense plus qu'à eux...

Compatissant à la souffrance de son frère, Bertillac l'interrogea :

— T'es-tu ouvert à cette bête terrifiante du projet qui est le nôtre ? Sait-elle que tu es le fils de celle qui lui confia jadis la garde de ses trésors ?

— Bien sûr ! attesta Donatien. Je l'en ai entretenu sitôt réveillé. Le traître prétend tout ignorer de cette histoire et affirme que le trésor qu'il

cache à la vue de tous est sien et le restera jusqu'à sa mue finale.

— S'il ment, l'animal rompt l'engagement qui fut le sien auprès de notre mère..., songea le plus jeune des deux princes. Et, par là même, nous contraint de renoncer au nôtre.

— Je crains qu'il nous faille nous résoudre à la mort qui nous est promise, énonça Donatien, en proie à un profond découragement.

— Cela n'est pas certain... Voici ce que nous allons faire.

Profitant de la sieste du serpent, les deux frères peaufinèrent leur plan. Bertillac jeta une extrémité de l'écharpe en soie de la reine. Donatien s'en saisit. Le premier fit courir le long de cette corde improvisée un petit sac contenant le peu de pain et de lard qui lui restait, afin que son frère reprît quelques forces. Quand ce dernier fut rassasié, il lui fit parvenir par la même voie un pot d'une crème gluante et extrêmement épicée, à l'odeur nauséabonde, dont il l'invita à s'enduire totalement. Il en fit de même, réprimant son haut-le-cœur. Et ils attendirent patiemment le réveil de leur cerbère.

Au bout de quelques heures, celui-ci sortit de sa léthargie. Agacé par l'odeur inhabituelle de putréfaction qui régnait dans la grotte, il hurla :

— Par quel tour de malchance mon festin se serait-il avarié? Sans doute le plus vieux des deux n'est plus bon à manger, mais le second tout fraîchement arrivé devrait suffire à apaiser ma faim.

Reniflant puissamment, il s'avança vers la plate-forme sur laquelle était perché Bertillac. Une grimace de dégoût défigura son visage pourtant déjà hideux.

— Est-il possible que tu pourrisses encore plus vite que ton frère? le questionna-t-il.

— Je crains que ma piètre condition physique ne fasse de moi un mets de dernier choix, osa l'intrépide adolescent.

— Je ne peux me résoudre à jeûner plus longtemps! Adviene que pourra! Je vais vous avaler tous deux sur-le-champ.

— Attendez! insista Bertillac. J'ai peut-être une solution.

Soudain intéressé, le serpent interrompit le mouvement qu'il faisait déjà pour engloutir le jeune prince.

— Je t'écoute, dit-il.

— Le dégoût instinctif dont vous a doté la nature vous protège de l'empoisonnement. Pourris comme le sont mes viscères et ceux de mon frère, ils ne peuvent que se révéler toxiques pour votre appareil digestif. Mais j'ai ici au fond de ma besace quelques graines miraculeuses qui, lorsqu'on les ingère, protègent de toute agression microbienne. Avalez-les et vous aurez ensuite tout le loisir de m'engloutir sans crainte. Mais attention! Ces graines ne sont en quantité suffisante que pour vous immuniser contre un seul d'entre nous. Épargnez mon frère et vous vous nourrirez. Mangez-nous tous deux et vous mourrez.

— Qui me dit que tu ne me mens pas ? l'apostropha le serpent, soupçonneux.

— Voyez plutôt : tout est écrit dans ce grimoire médical.

Et l'audacieux garçon brandit son livre de poèmes en preuve de sa bonne foi.

Illettré, le serpent se contenta de passer sa langue sur le petit recueil de cuir, faisant mine d'en reconnaître le titre. Sa faim eut raison de sa méfiance et il s'approcha du jeune prince. Bertillac jeta prestement les graines extraites de leur petit sac de chanvre dans la gueule béante du reptile, lequel le saisit presque aussitôt et l'avalait tout rond.

Horrifié et inquiet que leur ruse n'échouât, Donatien tentait de conserver malgré tout son sang-froid.

Au bout de quelques instants, le serpent se mit à tousser. Dans son estomac, Bertillac avait mis le feu aux graines, lesquelles se consumaient lentement en dégageant une épaisse fumée opaque et verdâtre, qui remontait le long de la trachée de l'animal et s'évadait par sa bouche. Asphyxié, incapable de faire entrer le moindre bol d'oxygène dans son unique poumon, le serpent étouffait. Au bout d'interminables minutes, le monstre agonisa enfin et s'affala bruyamment et lourdement sur le sol de la grotte.

Instantanément, Donatien sauta de sa plateforme et se laissa tomber quelques mètres plus bas, sur le corps enroulé et inerte de son géôlier. Avec sa dague, il cisela sa peau épaisse jusqu'à

libérer son cadet des entrailles qui le retenaient prisonnier. Les deux frères s'enlacèrent longuement.

Ils s'emparèrent ensuite chacun d'une torche et commencèrent à explorer la grotte afin de dénicher le trésor confié par leur mère. Ils étaient sur le point d'abandonner, après de longues heures de vaines recherches, quand Donatien aperçut, coincé dans une faille, un coffret en argent de petite taille. Il avança son flambeau pour l'éclairer. Le couvercle d'ivoire paraissait scellé. Aucune serrure n'était visible, si bien que la cassette demeurait hermétiquement fermée, malgré leurs tentatives à tous deux d'actionner son opercule. Alors que son aîné s'apprêtait à forcer le couvercle de sa dague, Bertillac retint sa main :

— Mon frère, crois-tu que notre mère aurait prévu semblable fracture ? J'ai l'intuition qu'il nous faut prendre soin de ce coffret, conserver intacte son intégrité et trouver l'astuce qui en permettra l'ouverture.

— Je reconnais bien là tes égards tant pour la nature, les hommes que les objets de leur façon, ironisa affectueusement Donatien. Mais n'es-tu pas curieux de mettre au jour ce trésor tant protégé et convoité ?

— Non, rétorqua simplement Bertillac, à la surprise de son frère.

Celui-ci enfouit la précieuse boîte dans sa poche, se résolvant à la patience... pour l'instant. Et ils entamèrent l'exploration de la grotte

pour retrouver la sortie. Mais ni l'un ni l'autre n'avait souvenance du chemin du retour et leurs pas s'égarèrent dans le labyrinthe de roche et de crevasses. Après une poignée d'heures passées en vain à tenter de s'orienter dans la bonne direction, ils s'assirent, épuisés, sur une pierre un peu plus plate que les autres. Comment s'extraire de ce méandre de galeries inconnues ?

Soudain, Bertillac se remémora la phrase prononcée par leur père :

— Je vous remets à chacun une bague. Prenez le temps d'en découvrir la pierre précieuse et de comprendre les symboles dessinés le long de son anneau. Ils seront vos guides.

Les pierres précieuses les avaient tous deux conduits jusqu'à la grotte. Les anneaux aux mille signes sauraient sans doute leur indiquer l'itinéraire de la sortie. Il invita Donatien à lui montrer sa bague. Tous deux observèrent les gravures qui ornaient l'or soutenant les bijoux. Mais le sens de ces arabesques leur demeurerait abscons et inaccessible. C'est alors que Bertillac eut une idée. Il réunit les deux bagues et les fit pivoter l'une contre l'autre jusqu'à parvenir à la position dans laquelle elles s'emboîtaient parfaitement. Et les symboles révélèrent leur secret : une carte se dessinait de part et d'autre des anneaux. Revigorés, les deux jeunes gens se levèrent promptement et empruntèrent les enfilades de couloirs souterrains en suivant les indications divulguées par les bijoux siamois. Avant peu, ils regagnaient l'air libre.

Hélas, ils se trouvaient fort loin du château de leur père. Comment parvenir à parcourir à pied les nombreuses lieues qui les en séparaient, dans la neige fondante et exténués par leur captivité ? Tout à coup, ils entendirent le trot familier de l'âne qui venait à leur rencontre. Bertillac serra dans ses bras l'encolure de son compagnon. Il installa Donatien, affaibli, sur son dos et se mit à marcher aux côtés de sa monture.

Le voyage du retour fut long et fatigant. Lorsque l'un des frères était parvenu au bout de ses forces, il prenait place sur l'âne et l'autre mettait pied à terre pour quelques lieues, à tour de rôle, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçussent le pont-levis de leur enfance.

Cela faisait douze lunes que le roi les avait accompagnés au pied de la Grande Porte pour leur souhaiter bonne route, et il se languissait à présent de les retrouver afin qu'ils puissent lui faire le récit du monde tel qu'il se déployait désormais et témoigner du résultat de leur quête.

Sans plus d'effusions que celles qui seyaient à leur rang, les trois hommes s'embrassèrent. Les deux frères contèrent les chemins forestiers gelés, les auberges, les diseuses de bonne aventure, le serpent, sa déloyauté, l'emprisonnement, leur subterfuge, le coffret d'ivoire et d'argent, la ténacité du brave petit âne gris.

— Mon père, j'ai échoué, avoua Bertillac.

Le roi le regarda, étonné, la mine grave.

— La faille rocheuse n'abritait qu'une unique boîte précieuse, que Donatien a trouvée.

Je reviens, quant à moi, les mains aussi vides que lorsque je suis parti, sans trésor à remettre à ma future épouse. Je n'ai pas su honorer la promesse que vous aviez faite à notre mère. Je n'ai pas respecté ma parole. Je vous en demande pardon.

— Point n'est besoin de te dénigrer, mon enfant. Ni la mission de l'un ni celle de l'autre n'est encore achevée.

Les deux frères, abasourdis, attendaient la suite de l'explication paternelle.

— Déjouer la vigilance haineuse du serpent et trouver le trésor étaient choses aisées. Ouvrir le coffret, voilà votre véritable défi!

Aisées?! Leur père avait-il bien écouté leur récit? Que savait-il, lui, à l'abri derrière les murailles du château, des réels dangers qu'ils avaient encourus?

Donatien explosa :

— Ce qui me paraît facile, à moi, c'est de nous envoyer tous deux chercher en plein hiver un trésor que vous n'avez jamais eu le courage d'aller trouver vous-même. Et de faire à notre mère une promesse qui ne vous engage en rien!

Il fulminait.

Sans manifester le moindre signe de colère, le roi dit paisiblement :

— Je comprends la frustration qui est la tienne, mon fils. Ta rage ne saurait néanmoins justifier insultes et irrévérence.

Puis, feignant d'ignorer Donatien qui tentait de recouvrer calme et contenance, il poursuivit :

— La clé est cachée dans l'endroit que préférerait votre mère. Bonne chance, mes enfants.

Les deux frères se retrouvèrent une fois de plus dans le petit salon bleu et or. Quel était le lieu maternel favori? Il ne leur fallut guère plus de quelques minutes pour se précipiter dans le donjon où leur maman avait installé son laboratoire. Pendant des jours, ils inspectèrent chaque recoin, ouvrirent tiroirs et cabinets, effeuillèrent livres et manuscrits... rien.

Ils ne trouvèrent rien.

Un soir, fort abattus et contrariés, ils s'installèrent sur le lit à baldaquin de la reine, dans l'espoir qu'en investissant pour quelques minutes ses appartements privés, une nouvelle inspiration leur parviendrait. Dans cette chambre tendue de tapisseries un peu fanées et encore emplie des flacons de parfums délicats, ils s'abandonnèrent l'un et l'autre à leurs rêveries, se remémorant les doux et précieux souvenirs du temps où leur mère les enlaçait et se laissait à son tour embrasser par eux, leur répétant à loisir qu'il n'y avait sur terre aucun endroit où elle se sentît mieux qu'au creux de leurs bras réunis, potelés et avides d'amour. Le timbre de sa voix et ses éclats de rire résonnaient, intacts, dans leur mémoire...

La solution leur apparut dans une fulgurance. Que n'y avaient-ils songé plus tôt?! Donatien sortit de sa poche le petit coffret. Les deux frères joignirent leurs mains avec tendresse et bercèrent ensemble la boîte précieuse dans une cadence ô combien familière.

Et le couvercle s'ouvrit.

À l'intérieur, deux petits billets portant l'un le prénom de Donatien et l'autre celui de Bertillac étaient soigneusement pliés et scellés. Leur cœur battait la chamade et ils durent prendre une grande inspiration avant de se résoudre à les lire.

De lourdes larmes d'enfant dégoulinèrent sur leurs joues, mouillant les mots harmonieusement couchés sur le papier.

Quand leur père pénétra dans la chambre royale, Donatien et Bertillac s'agenouillèrent face à lui, une main posée sur le cœur et l'autre sur la cuisse, et ils lurent ensemble :

— Moi Donatien, moi Bertillac, je m'engage ici devant mon roi et père à honorer la mémoire de mes ancêtres en ce qu'ils m'ont donné la vie, à être fidèle à qui je suis, à me réjouir de la fortune de ceux qui m'entourent, à respecter le vivant et à tout instant à faire du mieux qu'il est possible à l'homme, que je suis désormais, de faire.

Dans la cour du château, un petit âne poivre et sel à la crinière drue et ébouriffée mâchouillait une gerbe d'herbes fraîches.

LE VILLAGE DU HAUT DE LA FALAISE

Tout au bout du bout du monde, là où les flots lèchent violemment les rochers, il est une terre balayée par les vents et arrosée par les embruns de l'océan. Le sel y poudre les visages, les cous et les bras, creuse des crevasses tenaces dans les mains des pêcheurs qui chaque jour mettent leur barque à l'eau et jettent leurs filets dans l'espoir de ramener les poissons qu'ils vendront au marché de la ville à quelques lieues de là.

Sur le haut de la falaise qui surplombe le tumulte de l'océan se dresse le village de Kornouac. Autrefois, la vie animait ses ruelles comme le sang irrigue le corps de l'adolescent insouciant et vigoureux. Les enfants dessinaient avec la pointe de leurs sabots de fous sillons dans l'herbe humide des prés qui s'étendent derrière la petite chapelle de pierre, au-delà des croix qui signalent l'emplacement

de la dernière demeure des morts. Le son des cornemuses et des violes, mêlé aux éclats du tonnerre de novembre, accompagnait la veillée et accueillait les visiteurs en quête d'un repas et d'un abri pour la nuit. Le feu des âtres immenses réchauffait quelque peu les cœurs et les corps humides de ce brouillard épais qui enveloppait aussi les menhirs dressés entre le ciel anthracite et la terre fouettée par les vents marins. À la moisson, les greniers se remplissaient bon an, mal an et la pêche des beaux jours permettait à chacun de survivre.

Mais ces temps heureux, bien que rudes, sont désormais révolus...

Dans la forêt à l'écart de Kornouac vivait Guermante, une femme aux cheveux rouges tressés en deux longues nattes. Sa cabane était suspendue dans un chêne ancestral au tronc solide et aux branches majestueuses. Au village, on la craignait et les enfants avaient l'interdiction formelle d'aller jouer près de chez elle. Certains la disaient folle; d'autres la nommaient sorcière et lui prêtaient des pouvoirs d'envoûtement de l'âme; mais beaucoup lui rendaient visite en secret lorsque les potions du médecin se révélaient impuissantes à soigner le nouveau-né ou le vieillard. Tous lui interdisaient l'accès aux rues du village et jamais elle ne s'aventurait plus avant que le cimetière où, par les nuits de pleine lune, de vieilles femmes affirmaient l'avoir vue danser sur les tombes au son d'un tambourin.

Cette année-là, l'abondante pluie de l'été avait noyé les grains dans les champs et transformé les chemins en borbier. L'automne n'avait guère été plus clément, obligeant les marins à renoncer à leurs sorties en mer; et, quand l'hiver arriva, le village grelottait sous une épaisse couche de neige. Les greniers, les caves et les garde-manger se vidèrent. Les rats, affamés, abandonnèrent les caches dans lesquelles ils pullulaient habituellement. S'endormir en sentant la faim pincer les entrailles n'était pas rare mais, pour la première fois depuis longtemps, les habitants craignaient pour la vie de leur progéniture et pour la leur.

Aussi, une ferveur toute particulière imprégnait les murs de la chapelle dans laquelle tous s'étaient réunis ce dimanche pour célébrer l'an nouveau. Les paroissiens attendaient beaucoup de l'homélie du prêtre, dont on louait la grande sagesse autant que la clairvoyance. Prières musicales, les chants pieux accompagnaient les demandes adressées au Divin pour que la mer se calmât et que les marins pussent enfin faire naviguer leurs barques.

Quand, tout à coup, Guermante entra précipitamment dans la chapelle. De ses habits ruisselait en abondance l'eau de la neige fondue qui était tombée sur elle alors qu'elle fuyait la tempête que d'ordinaire elle ne craignait guère. Lorsqu'elle pénétra dans la maison de Dieu, tous se tournèrent vers elle et le silence se fit. Bien que née au village, elle n'assistait jamais à aucun

office et sa présence en ce lieu avait quelque chose d'insolite tout autant qu'inquiétant. Elle courut vers l'autel, affolée, un râle effrayant sortant de sa poitrine. Elle s'étendit sur les marches, en une prosternation désespérée et sauvage.

Elle était agitée d'incessants soubresauts tandis que des sons rauques, semblant venus de l'Au-Delà, s'échappaient de son corps gisant face contre terre. Personne ne comprenait le sens des mots étranges qu'elle vomissait.

Les hommes et les femmes, vêtus de leurs habits du dimanche, se serrèrent les uns contre les autres, dans un réflexe de protection. L'église bruissait de leurs murmures apeurés. Le prêtre, d'abord surpris, recouvra enfin ses esprits et leva les mains, paumes vers l'assemblée, accompagnant son geste du verbe destiné à rassurer ses ouailles et à les inviter au calme.

Il s'approcha de Guermande, désormais muette et immobile. Au moment où il posa une main sur son épaule, elle se redressa brusquement. La foule laissa échapper un cri de stupeur. Elle se retourna vers les paroissiens qui alors aperçurent ses mains rouges de sang et ses yeux révoltés. Les femmes enfouirent la tête des enfants sous leur manteau. Guermande descendit l'allée, le regard hagard, semblant chercher quelqu'un. Arrivée au neuvième rang, elle s'arrêta net devant un jeune adolescent qui la regardait fixement.

Alors que quelques minutes auparavant de lourds flocons s'écrasaient sur les vitraux et que le vent sifflait, régnait à présent un silence glaçant.

Tous retenaient leur souffle. Guermande avança sa main rougie vers le visage du jeune garçon, qui lâcha le bras de sa jumelle, et l'attira vers elle. Elle lui murmura quelques mots à l'oreille. L'adolescent s'effondra sur le sol, le corps raidi. Elle dessina sur son front un petit cercle carmin. La mère de l'enfant se précipita pour tenter de le ranimer. Son père s'approcha de Guermande, la menaçant de son poing dressé :

— Qu'as-tu fait à mon fils, sorcière? lâcha-t-il, la voix pleine de rage.

— Ton fils n'est pas mort, répondit Guermande en transe. Il se réveillera quand notre village se réveillera enfin.

Les habitants se regardèrent, interloqués. De quoi parlait-elle? Assurément, fallait-il que cette sauvage rousse fût folle à lier pour tenir semblables propos!

Le prêtre s'avança vers Guermande :

— Dis-nous, fille des bois, de quoi s'agit-il? hasarda-t-il, méfiant.

— Vos champs sont noyés, la mer déchaînée, la famine aura tôt fait d'emporter vos enfants et vos parents, prédit-elle. Seul l'enfant au cœur généreux et aimant saura vous sauver. Mais vous, saurez-vous le sauver?

Personne ne comprenait le sens de ses paroles. Quelle était la signification de cette prédiction ésotérique? Sauver qui, comment, de quoi?

Avec la main, Guermande traça alors dans les airs un second cercle, imaginaire cette fois, autour de l'adolescent que l'on avait allongé sur

un banc, puis lui adressa un dernier regard. Elle s'enroula dans son manteau encore trempé et sortit de l'église aussi vite qu'elle y était entrée. Dehors, la tempête de neige faisait rage à nouveau. Sa silhouette disparut dans la blanche nuée.

La lourde porte en bois se referma sur les croyants effrayés et perdus.

Un énorme brouhaha s'éleva et il fallut de longues minutes au prêtre pour parvenir à rétablir un semblant d'ordre et obtenir l'attention des villageois. Tous observaient le corps inanimé du jeune homme et compatissaient à la douleur des parents, impuissants. Sous sa chemise, on pouvait percevoir le battement de son cœur et sa faible respiration. Il demeurait inconscient, en dépit des caresses de sa mère. Aux côtés du gisant se tenait sa sœur, Ganaëlle. De grosses larmes noyaient ses yeux bleus et roulaient sur ses joues roses, qu'elle essuyait régulièrement du revers de sa manche.

Le prêtre remonta sur l'autel et entretint ses paroissiens :

— Chers amis, cette épreuve que nous envoie Dieu, nous saurons la surmonter, comme nous avons toujours su surmonter les précédentes, tenta-t-il pour les rassurer.

— Mais de quelle épreuve parlez-vous, l'abbé? l'apostropha le père des jumeaux, chez qui la colère cédait désormais à la peur. Nous ignorons de quel mal est atteint Gauvain.

— Et quel est ce réveil évoqué par la sauvegeonne? poursuivit l'un des villageois, furieux,

traduisant l'incompréhension inquiète des fidèles. Qui nous dit qu'il ne s'agit pas encore de l'une de ses divagations? Ses manières de sorcière, ses sortilèges, ses mœurs impies dans notre forêt sont la cause de notre malheur! Dieu nous punit de tolérer sa présence maléfique depuis bien trop longtemps. Voilà pourquoi nous mourons de faim!

Plusieurs hommes et femmes approuvèrent. Il fallait chasser la sorcière. Dieu aurait alors pitié, tout rentrerait dans l'ordre, et le pain et le poisson reviendraient sur les tables.

— Et mon frère? interrogea la jeune fille aux cheveux si blonds qu'ils paraissaient blancs, l'été, pris dans la lumière du soleil.

—

Son désespoir s'accrut quand elle aperçut ses parents, sidérés, qui semblaient comme résignés à se soumettre aux forces surnaturelles et à la loi du village.

De ses yeux affolés elle cherchait un soutien parmi l'assemblée. Personne n'osait s'avancer. Les dernières années avaient été aussi éprouvantes que misérables, et s'il fallait condamner le jeune homme pour que la fortune leur revînt, nombreux étaient ceux qui s'y étaient déjà résolus.

Après quelques instants, le prêtre proposa à ses paroissiens, pour le dimanche, une procession suivie d'une veillée de prière. Six hommes furent désignés. Ils sortiraient la croix de l'église et parcourraient à la nuit tombée les rues du village, en compagnie des habitants. On réciterait des psaumes et des incantations, on brûlerait de l'encens et on en appellerait à la grâce de Dieu. S'en remettant à la clémence divine et à la décision de l'ecclésiastique, la foule se dispersa et chacun regagna ses foyers.

Seule Ganaëlle demeura sur place, à genoux devant une petite statue de bois représentant une Vierge noire, portant en son giron, impériale, deux jeunes enfants en tous traits identiques. Elle joignit ses mains en prière, implorant la sainte de ramener à la conscience son frère Gauvain. Elle pria de longues heures.

La nuit était tombée et le sol enneigé quand elle quitta la quiétude de la petite chapelle de Kornouac.

La semaine qui s'ensuivit, les discussions allaient bon train. Au logis de la famille des

jumeaux, on veillait Gauvain, toujours endormi. Plus personne n'avait revu Guermante.

Le dimanche de la procession arriva. À l'heure des vêpres, les fidèles se réunirent sur l'étroit parvis de la chapelle. Les six porteurs apparurent, soutenant de leurs épaules une sorte de civière de bois sur laquelle était disposée la croix entourée de petites bougies à la flamme vacillante. Une longue marche dans le vent et le froid débuta. Un souffle musical emplissait l'air glacé. Chacun, la tête baissée, se recueillait. À complies, la procession regagna la petite église, confiant désormais son sort à la mansuétude du Ciel.

Alors qu'ils s'apprêtaient à rentrer chez eux, les villageois aperçurent au loin un feu immense. Un coup de tonnerre déchira la nuit. Un frisson parcourut la foule encore baignée du recueillement de la soirée. Ganaëlle, bientôt rejointe par le prêtre, ouvrit le cortège en direction du brasier. Au beau milieu du pré au sol gelé d'un blanc immaculé brûlait un orme immense. Les flammes semblaient poulécher la voûte céleste. À proximité, la température était intenable. Aux quatre points cardinaux étaient disposées de larges coupes en terre remplies d'eau et d'herbes inconnues. Pieds nus dans la neige, Guermante dansait autour de l'arbre en feu, arrosant de temps en temps son visage et ses bras du contenu des récipients d'argile cuite. Venu de nulle part, le son d'un tambour marquait la cadence. Les habitants de Kornouac observaient l'étrange

manège, interloqués. D'un air convenu, de vieilles femmes s'empressèrent de reconnaître en cette transe barbare la preuve des visites nocturnes de la sauvageonne au cimetière. Cela ne faisait guère plus de quelques minutes qu'ils étaient arrivés quand Guermade mit fin à sa fauve chorégraphie.

Se tournant vers les processionnaires, elle psalmodia :

— Généreuse, la louve qui accueille le petit de l'homme comme le sien pour le sauver de la dévoration. Heureux, les hommes dont les bras se soutiennent. Fortunées, les mains qui offrent et partagent. Que n'avez-vous su joindre vos efforts et vos forces, habitants de Kornouac? Que n'avez-vous su accueillir en votre cœur l'enfant aux cheveux de braise?

— Garde pour toi tes injures et tes reproches! cracha l'une des femmes. Et épargne-nous le spectacle navrant de ta raison vacillante!

— Calme-toi, je te prie, implora calmement et fermement un homme que l'ombre de la nuit abritait des regards.

Les villageois firent volte-face et cherchèrent à deviner, dans la pénombre, le visage de l'homme dont la voix rauque leur semblait tout à coup familière. Ses mots rocailleux paraissaient émaner de l'arbre centenaire contre lequel il s'appuyait, dissimulé par la lueur du feu. Il s'avança dans la lumière projetée par le brasier. Un cri de surprise s'éleva de la foule. Les vieilles se signèrent. Les hommes protégèrent de leurs bras

musclés les femmes dont les jambes tremblaient. Les enfants, incrédules, tentaient de comprendre tout en dévisageant l'homme immense à la chevelure flamboyante et au visage abîmé, qui leur faisait face.

Le prêtre s'approcha de lui :

— Te voilà de retour parmi nous, Diciac. Devons-nous nous réjouir ou nous inquiéter de ta présence?

— Rassurez-vous, mon père. Je ne suis que de passage sur les terres de Kornouac. La tempête m'a contraint à trouver un abri et mes pas m'ont mené jusqu'ici. Si je n'avais vu de loin l'orme en feu, probablement serais-je passé à distance, sans même apercevoir le village.

— Qui êtes-vous? le questionna Ganaëlle.

Avant même qu'il n'ait pu répondre, Guermade s'approcha :

— Il est celui par qui le malheur est arrivé. Il est celui qui a mis le feu à la maison de mes parents et les a laissés périr, eux et mon jumeau, sans leur porter assistance.

— Tu te trompes, fille. Je ne suis pas celui que tu crois.

Personne n'osait dire mot. Quand, du fond du pré, s'éleva la voix faible et ridée d'un vieil homme :

— Diciac dit vrai, Guermade. Ce n'est pas lui qui a mis le feu à la maison de tes parents.

— Tu mens! cria-t-elle à l'adresse du vieillard, la voix baignée de larmes. La preuve en est qu'il s'est enfui du village sitôt après l'incendie.

Sous les arbres, Diciac restait muet.

Le vieil homme poursuivit, posant sa main tremblante et chaleureuse sur l'épaule de Guermande :

— La vérité, je la connais. Veux-tu la connaître toi aussi ?

Les fidèles protestèrent. Le village n'avait que faire de ces querelles oubliées ! Le passé appartenait au passé. À quoi bon ressasser ces histoires ? Ce qui importait à présent, c'était que leur fortune revienne.

— Aucune chance n'accostera au pied de nos falaises, prédit l'ancien, tant que Kornouac n'aura recouvré sa dignité.

Et, se tournant vers Guermande, il lui demanda à nouveau :

— Veux-tu savoir la vérité ?

Elle acquiesça.

La foule entoura le vieil homme, pour écouter son récit :

— Il fut un temps où notre village vivait des jours paisibles. Les hommes avaient construit ensemble quelques barques. Ils partaient en mer de longs jours et partageaient le produit de leur pêche. L'été, ils cultivaient les champs et moissonnaient ensemble. Les femmes surveillaient les jeux des enfants de leurs voisins comme ceux des leurs. Nos rites païens coexistaient avec les cérémonies chrétiennes. On trouvait les mots pour traverser les conflits. Chacun mangeait à sa faim.

Il marqua une petite pause pour reprendre son souffle et en profita pour observer son auditoire. Certains se montraient agacés et gênés.

Il plongea ses yeux dans les leurs et vit leurs visages s'incliner vers le sol. Il poursuivit :

— Un jour, un riche marchand fit escale à Kornouac. Comme la tradition le veut, le gîte et le couvert lui furent offerts. Mais, à la veillée, le colporteur moqua la simplicité de nos habitats et l'absence d'ambition de nos chefs de famille. Il conta les étoffes et les bijoux de la ville, les miroirs dorés et les calices d'argent. Il vanta les mérites des cités où chacun travaillait à sa gloire, affirma que tout le royaume avait adopté semblable usage et que la fortune de tous croissait à vue d'œil. Les richesses étaient telles que le dos des femmes ne se courbait plus dans les champs et que les hommes roulaient carriole.

Dans la foule, on entendait certains tousser et se racler la gorge.

— Quand il fut parti, le village tint conseil. Nombreux étaient ceux dont les rêves s'étaient enflammés. Un homme tenta de modérer leurs élans pour pareilles chimères : mais personne n'écouta Diciac. On le conspua. Le lendemain, chaque père construisait sa barque. Bientôt, des haies séparèrent les prés. En quelques semaines, le village était méconnaissable. La première saison de pêche fut bonne, la première moisson généreuse, confortant chacun dans la justesse de ses choix. Il en fut ainsi encore l'année d'après et la suivante. Mais l'abondante pluie de l'été noya les grains dans les champs et transforma les chemins en borbier. L'automne ne fut guère plus clément, excluant toute sortie en mer ; et,

quand l'hiver arriva, le village grelottait sous une épaisse couche de neige... comme cette année.

Un murmure parcourut l'assemblée. Guermande l'invita à continuer. Se pouvait-il que Diciac ne fût pas celui qu'elle croyait ?

— Il était désormais évident que, seul et isolé, personne ne s'en sortirait dans cette adversité. Drapés dans leur orgueil et leur égoïsme, les hommes préférèrent s'entêter. Diciac vint leur parler, les implorant d'écouter leur cœur et leur raison plutôt que leur fierté. Ses mots restèrent vains. Or, cette nuit-là, un terrible drame se produisit. La maison où il vivait avec sa famille, un peu plus haut sur la falaise, prit feu. Il appela à l'aide, à maintes reprises. Ses cris se perdirent dans la nuit. Quand les premiers hommes arrivèrent enfin pour lui prêter main-forte, sa femme et son fils n'étaient plus. Seule sa fille jumelle âgée d'à peine cinq ans avait survécu.

Guermande tressauta. Le vieil homme sentit la présence de Diciac à ses côtés avant même de l'avoir vu. Ce dernier raconta :

— Au matin, je t'ai confiée, douce Guermande, à la guérisseuse de la forêt. Elle m'a promis qu'elle prendrait soin de toi. La rage, l'amertume, le poison de la violence coulaient dans mes veines. Il me fallait partir, loin, pour ne pas céder aux perfides appels de la vengeance. En partant, j'ai maudit le village, avoua-t-il, contrit.

Se retournant vers les hommes et les femmes du village, il lâcha :

— Je vous en voulais à tous d'avoir renoncé à notre mode de vie fraternel et généreux, d'avoir tant tardé à me venir en aide, d'avoir laissé périr...

Sa voix s'étrangla.

Il prit la main de Guermande dans la sienne :

— Je te demande pardon, ma fille.

Avec hésitation, la jeune femme posa sa main sur celle de son père.

— Et mon fils ? rugit un homme. C'est à cause de ta malédiction et des sorcelleries de ta fille qu'il flotte entre la vie et la mort !

Diciac marqua son étonnement. Guermande prit la parole :

— Notre destinée est une. Nos âmes sont liées. Seul l'enfant au cœur pur et aimant saura vous sauver. Mais vous, saurez-vous le sauver ?

Elle s'enfuit en courant et demeura introuvable pendant les semaines qui suivirent.

Dès le lendemain, les hommes tinrent conseil. Ils invitèrent Diciac à leur parler de la vie par-delà les prés de la falaise. Il dit les royaumes et leurs forteresses, les luttes de territoire, les jeux de pouvoir, la vanité, la cupidité, la peur... toujours. Mais il conta aussi le partage, l'échange, le soutien, la confiance. Il souligna aussi combien tout cela était imbriqué, complexe, et l'hésitation face au choix. Les hommes méditèrent ses paroles.

L'un des pêcheurs se leva et tendit sa rame à celui qui était assis à côté de lui :

— Ma barque est agile mais, seul, je ne peux tout à la fois pêcher, ramer et barrer. Si tu prends

la mer avec moi, je t'aiderai à rentrer ton foin cet été.

Bientôt, tous s'entendaient pour construire ensemble un bateau plus gros que leurs barques familiales et qu'ils pourraient mettre à l'eau, même par gros grain. Ils se promirent de cultiver les champs ensemble, comme par le passé. Ils prirent le temps de l'accord. Le soir venu, chacun rentra rejoindre les siens, le ventre toujours criant, mais le cœur plus léger et l'esprit auréolé d'espoir.

De janvier à mars, le village retentit de coups de marteau et de grincements de scie. Les rires fusaient autant que les jurons. Du haut de la falaise, on pouvait voir s'élever un nuage de sciure et de sueur qui chaque jour laissait paraître davantage la silhouette imposante de l'embarcation de Kornouac. Au premier jour d'avril, la mise à l'eau eut lieu sous les applaudissements.

Mais Gauvain dormait toujours.

Un matin, alors que la lumière de l'été réveillait les fleurs et les papillons, Ganaëlle trouva Guermande dans les près qui bordaient la forêt. Agenouillée dans l'herbe odorante, ses cheveux flamboyants défaits et recouvrant ses épaules et son dos, elle cueillait des plantes et en emplissait le tablier qu'elle portait autour de la taille. Sans même relever la tête, et tout à son affaire, elle dit :

— Il en va des mots et des actes comme des plantes. Il en est qui guérissent et d'autres qui tuent. Le savais-tu?

— Comment les reconnaître entre elles, femme de science? l'interrogea Ganaëlle, candide, masquant la joie qui était la sienne de l'avoir enfin retrouvée.

— Femme de science?

— Il semble que ton savoir soit grand. Tu connais le pouvoir des herbes, des racines et des fleurs, tu maîtrises la préparation des onguents et des breuvages qui soignent. Et tu sais sonder le cœur des hommes et lire au fond de leur âme.

— Tu me prêtes bien des pouvoirs, jeune fille.

— Je t'ai vue à l'œuvre. Je sais que, par tes soins, nombreux sont ceux qui ont guéri. Je sais que tes mots ont plongé mon frère dans un profond sommeil. Je sais aussi qu'ils sauront l'en sortir.

— Crois-tu vraiment que je possède la clé des songes et de l'éveil?

— Oui, je le crois.

— Et pourquoi devrais-je défaire ce qui a été fait sur ordre des forces de la nature?

— Parce que notre village est désormais prêt.

— Je ne décide rien, tu devrais le savoir.

— Mais tu converses avec la nature. Elle t'écouterait si tu témoignes en notre faveur.

— À quoi me servirait de vous être agréables, à vous qui m'avez tant de fois moquée, dénigrée, rejetée, accusée... meurtrie?

— Parce que ton âme en sortirait grandie. En nous pardonnant, tu nous montreras le chemin du pardon. En nous aimant, tu nous permettras d'aimer, de nous aimer.

— L'amour...

— Oui, l'amour.

— Il semble que tu aies déjà compris beaucoup.

Elle releva enfin la tête et plongea son regard gris dans les yeux bleus de la jeune fille.

— Voilà ce que tu vas faire...

Tandis que les hommes et les femmes finissaient de travailler à la moisson, Ganaëlle vint les trouver :

— Habitants de Kornouac, ensemble vous avez su bâtir un bateau, labourer les champs. Les tables sont à nouveau garnies et les enfants courent dans nos rues. Mais l'état de mon frère Gauvain ne connaît point encore d'amélioration.

— C'est en effet bien triste, hasarda une femme en se redressant. Je compatis à la douleur de ta famille.

— Il est un moyen de le réveiller, comme vous avez réussi à réveiller notre village de ses longues années de disette, tant fraternelle qu'alimentaire.

Tous l'écoutaient.

— Voici une coupelle d'eau semblable à celles que Guermande avait utilisées le soir de l'incendie de l'orme.

— Cette sorcière est donc revenue? pesta un homme armé d'une faux.

Ganaëlle choisit de ne pas répondre. Elle intima simplement :

— Voici un panier de simples : lavande, souci, thym, camomille, menthe, absinthe, verveine, mélisse, armoise... Choisissez parmi eux celui

qui vous attire le plus. Tenez-le quelques instants dans vos mains en le chargeant de la plus belle intention que vous puissiez avoir.

Après avoir un peu hésité, un homme s'approcha :

— Ganaëlle, je ne sais si ta décoction sera bénéfique à ton jumeau. Mais je veux bien, pour l'amour de toi et des tiens, choisir l'une de tes herbes sauvages.

Il saisit un brin de lavande et dit à voix haute :

— Solidarité.

Les autres l'imitèrent et rapidement la coupelle fut remplie d'un mélange d'herbes aux mille parfums et aux messages vertueux.

— Merci à tous! leur lança Ganaëlle qui courait déjà vers la cabane perchée en haut du chêne.

Guermande y dispersa à son tour une poudre fine et légèrement violacée, et mit à bouillir le tout avant d'en remplir une fiole.

Ganaëlle achemina avec précaution le petit récipient qui lui brûlait légèrement les mains jusqu'à la couche de son frère. Délicatement, elle lui leva la tête et laissa couler quelques gouttes dans sa bouche. Impatiente, elle l'observait. Elle reposa sa tête sur l'oreiller. Rien. Aucun mouvement. Elle attendit encore longtemps, de plus en plus désespérée. Ses parents tentaient sans succès de calmer son chagrin. Leurs larmes mêlées eurent raison de leur vaillance et ils s'endormirent.

Au matin, le lit de Gauvain était vide. Affolés, tous les trois l'appelèrent, en vain. Ganaëlle se précipita chez Guermande. Assis sur une branche

du chêne, Gauvain, radieux, ses cheveux presque blancs au vent, croquait dans une pomme, sous le regard attendri et amusé de son hôtesse.

— Gauvain! cria Ganaëlle. Il est réveillé! Gauvain est de nouveau conscient! La potion l'a guéri! Il est guéri! Il est vivant!

Celui-ci se laissa tomber jusqu'à elle et l'embrassa chaleureusement. Les villageois accoururent et, donnant libre cours à leur propre liesse, encerclèrent les deux jumeaux enlacés.

— Toute aventure, même singulière, engage notre communauté tout entière, osa rappeler Guermante en souriant.

Appuyé contre un arbre, Diciac hocha la tête en signe d'approbation. À ses pieds reposait son balluchon.

LE PAYS D'ENBAS

Il était une fois une époque si terne et si froide que tous les neurones de tous les cerveaux ont préféré l'effacer de leur mémoire. Le soleil effectuait une course rapide le long de l'arc céleste. Son disque arborait en permanence un voile épais et il diffusait sur le monde d'alors une lumière blafarde au spectre limité. De cette exclusion de nombreuses longueurs d'onde résultait une gamme réduite de couleurs livides, qui conféraient à toute chose un aspect plutôt grisâtre. Le plus étonnant, c'est que de cette grisaille, les habitants d'alors n'avaient aucune conscience.

Dans ces temps reculés et oubliés, le pays d'Enbas prospérait. Bien que chaque année ressemblât en tout point à la précédente, le début de la saison froide était l'occasion pour l'Empereur d'annoncer à son peuple de combien de cubisons la nation avait crû au cours de l'an

écoulé. Cette annonce donnait lieu à une cérémonie stricte et ordonnée, où chacun pouvait montrer aux autres son respect scrupuleux de la place qui lui était allouée dans la parade qui durait tout un jour et toute une nuit. Arborant l'uniforme officiel de leur caste, les Enbasiens défilaient, se croisant et se recroisant dans une chorégraphie millimétrée dont on pouvait admirer sur de larges écrans plats et rectangulaires la parfaite exécution. Un chronomètre décomptait les minutes et les secondes. Quand il affichait "0:00", alors le nombre de nouveaux cubisons apparaissait et chacun était autorisé à serrer la main de ses deux voisins les plus proches pour marquer sa fierté et sa satisfaction, sans autre effusion.

Un cubison était cette alvéole cubique et métallique de trois mètres de côté que l'on attribuait à sa naissance à chaque nouvel habitant, et dont un exemplaire lui serait remis à sa majorité pour y élire domicile. En comptant les cubisons, on comptait les naissances. La comptabilité des cubisons revêtait un caractère plus bureaucratique, plus scientifique et bien moins aléatoire que celle des êtres vivants, donc mouvants, et permettait par conséquent d'éviter de regrettables erreurs statistiques.

La journée de travail débutait à huit heures et s'achevait à vingt heures précises. Un savant réseau de trams aériens tout à fait silencieux assurait le transport de chacun vers son "Site labeur", puis son retour à domicile. Chaque

habitant apprenait par cœur les parcours les plus directs qui lui avaient été assignés pour chacun de ses déplacements autorisés et les respectait scrupuleusement, ce qui évitait toute congestion dans les interminables couloirs, tout retard et toute confusion d'aucune sorte.

Une fois la parade achevée, chacun regagnait son domicile et pouvait jouir d'une journée de repos ainsi que d'un repas sucré, lequel signait le caractère exceptionnel et festif du moment.

Disputes et conflits étaient inexistants, les occasions présidant à leur apparition ayant été soigneusement et progressivement écartées.

Cette civilisation à l'optimisation jamais égalée faisait la fierté des Enbasiens qui s'enorgueillissaient de dédier leurs efforts et leur intelligence à son perfectionnement quotidien.

Pourtant, au début de la saison froide qui marquait les premiers temps de l'an ZSC131 se produisit un événement aussi insolite qu'imprévu.

La cérémonie avait commencé depuis quelques minutes lorsque dans le cent unième rang, au niveau de la cent unième colonne, à la cent unième place, un Enbasien de la caste Oméga trébucha, entraînant dans sa chute celle des dix Enbasiens qui marchaient devant lui.

La musique militaire, seule partition autorisée à être jouée dans tout le royaume, s'interrompit brutalement, figeant l'ensemble de la parade dans une immobilité incertaine. Plus personne ne savait que faire. Fallait-il s'arrêter? Était-il

préférable de continuer? Convenait-il d'aider les Enbasiens tombés à se relever? Il n'existait aucun précédent à pareille mésaventure et donc aucune solution automatique. La tension croissait à grande vitesse dans les rangs. Les écrans géants montraient en gros plan les Enbasiens à terre, ce qui eut pour effet d'augmenter encore le malaise déjà considérable. Tant bien que mal, les dix Enbasiens se relevèrent, époussetèrent d'une main rapide et rigide leur uniforme d'une poussière imaginaire et tournèrent leur regard, avec autant de dignité qu'ils pouvaient en afficher, vers la tribune depuis laquelle l'Empereur contemplait, impassible et hautain, le spectacle désolant qui se déroulait sous ses yeux.

Le chronomètre interrompit son décompte. Pétrifié en une masse compacte, le défilé retenait son souffle, attendant dans un commun accord instinctif la consigne de son chef. L'homme, de taille moyenne, arborait un sérieux embonpoint que peinait à dissimuler son costume d'apparat. En permanence perché sur un petit caisson que deux de ses gardes avaient l'insigne honneur de porter à tour de rôle, il se trouvait doté d'une voix extraordinairement puissante, ce qui, compte tenu de son gabarit, n'était pas sans surprendre. L'Empereur avança son index replet, actionna le petit bouton placé sur le micro qui lui faisait face et s'adressa à son peuple :

— Mes chers sujets, cet incident, tant inédit que regrettable, ne saurait demeurer sans conséquence. Que l'Enbasien Oméga du cent unième

rang, de la cent unième colonne, à la cent unième place, veuille bien à présent se redresser et faire face à Notre Majesté.

Personne n'osait ciller tant la voix amplifiée et impérieuse de l'Empereur intimait à chacun la plus grande soumission.

Un peu plus loin sur la vaste esplanade de granit, l'homme apostrophé par l'Empereur, et responsable de ce que tous nommaient déjà à part soi un outrage incommensurable, se releva enfin et, chose incroyable, sortit de son rang, remonta en direction de la tribune impériale pour s'adresser directement à son souverain. Les Enbasiens n'en revenaient pas! Une telle audace! Une telle indiscipline! Une telle irrévérence! Intérieurement, tous tremblaient à la seule évocation des inévitables repréailles qui suivraient cet acte révolutionnaire.

Ne se laissant point intimider par la pesanteur ambiante, Oméga 101, né en l'an ZSC101, interpella Sa Majesté Enbasidien XV, de la dynastie enbaside qui régnait sans partage depuis près de dix siècles sur la nation d'Enbas, qu'elle avait fondée.

— Votre Majesté, pardonnez mon impertinence. Il faut que vous sachiez : la chute qui fut la mienne ne doit en fait rien au hasard.

Un frisson d'effroi parcourut l'échine de tous les membres de la parade. Non seulement cet Oméga 101 osait sortir du rang, s'adresser de face et de vive voix à l'Empereur, ce qui, compte tenu de sa caste d'origine, constituait déjà en soi

un crime, mais de plus il insinuait avoir volontairement provoqué ce terrible incident ! Il fallait se rendre à l'évidence : l'homme était fou et ne tarderait pas à être envoyé dans la ruche-asile au fin fond du pays, où lui serait administré le sédatif approprié pour combattre sa démence.

Aussitôt, deux gardes le saisirent par les bras et le soulevèrent de terre pour le mener loin de la vue de tous. Oméga 101 ne se débattit pas et choisit de poursuivre :

— Votre Majesté n'est-elle pas curieuse de connaître la raison de ma chute ?

Les Enbasiens étaient médusés. Quel incomparable affront ! Leur étonnement le disputait à une angoisse sourde, notamment dans les rangs des habitants de la caste Oméga qui craignaient désormais pour leur vie. Non seulement un des leurs avait enfreint plusieurs lois d'airain mais, pire, il récidivait, aux yeux de tous. La honte, l'opprobre rejailliraient instantanément sur ses pairs. Sentant la peur humidifier la chemise de leur uniforme, ils attendaient, raides, la sentence.

L'un des gardes posait déjà sa main gantée en guise de bâillon sur la bouche de l'insolent, quand, à la stupeur générale, et rompant une tradition millénaire, l'Empereur répondit :

— Ton impudence n'a d'égale que ton imprudence, Oméga 101. As-tu conscience de la portée de tes actes ?

Les yeux des gardes roulaient de droite à gauche. Fallait-il laisser parler le scélérat ?

Eux-mêmes risquaient la prison s'ils lui permettaient de dialoguer, même brièvement, avec Enbasdien XV... Sous leur crâne coiffé d'un casque rutilant, leurs pensées s'affolaient.

— Votre Majesté, c'est bien parce que j'en suis pleinement conscient que je m'adresse ainsi à vous, continua Oméga 101, qui était parvenu à dégager son visage de la pression exercée sur ses lèvres par le garde à sa gauche.

— Posez-le à terre ! ordonna le souverain.

Puis, à l'attention du criminel :

— Quelle est cette raison qui justifie que tu risques ainsi ta vie pour elle ?

Oméga 101 esquissa un sourire qui s'afficha sur les écrans. La foule ne put contenir son cri de surprise. Un sourire ! Tout le monde en avait entendu parler, en avait aperçu quelques-uns sur de vieux livres d'histoire, mais personne n'en avait jamais vu un en vrai ! Et Oméga 101, où avait-il appris à sourire ? Qui lui avait enseigné cette grimace qui lui venait si naturellement ?

— La danse ! s'exclama-t-il, accompagnant sa déclaration d'un sourire encore plus radieux.

Un gémissement de stupéfaction ondula dans les rangs innombrables, du nord au sud et d'est en ouest. L'intrépide avait osé prononcer un mot interdit ! En dépit de leurs efforts surhumains pour effacer prestement de leur mémoire les cinq lettres qui formaient ce substantif pros-crit autant que l'action qu'il représentait, les Enbasiens ne parvenaient plus à penser à autre chose. Un brouillard épais obscurcissait tous les

territoires de leurs cerveaux, créant de multiples courts-circuits synaptiques, empêchant toute réflexion et toute gestion de l'anxiété croissante qui s'emparait de chacun de leurs membres et de leurs organes.

— La danse? s'enquit l'Empereur sur un ton si glaçant que ses paroles semblaient trancher d'une incision métallique l'air devenu irrespirable.

— Oui, la danse, Votre Majesté.

Les dents serrées et les lèvres à peine entrouvertes, Enbasidien XV répéta le mot tabou, comme à son tour pris d'une intense confusion. Cette dernière fut de courte durée, si tant est qu'elle ait jamais existé.

— Gardes! Emmenez Oméga 101 loin d'ici! Qu'on le fasse soigner au plus vite, avant que son délire ne contamine nos bons et loyaux sujets.

À cet instant, il se produisit un événement renversant : Oméga 101 éclata de rire. Entrecoupés de hoquets hilares, quelques mots parvenaient malgré tout à se frayer un chemin et à se dire haut et clair :

— La danse, un délire?

Et son rire reprenait de plus belle.

Les gardes l'emmenaient déjà loin de la parade, lorsque l'Empereur se ravisa et les arrêta.

— Oméga 101, où as-tu appris à danser? lança-t-il, suspicieux.

— Personne ne m'a enseigné la danse, ô Éminence. Je me suis entraîné tout seul... après avoir vu des gens danser.

— Et qui sont ces danseurs que tu prétends avoir vus?

Dans la foule, l'énorme tension était palpable.

— Je les ai aperçus de loin, avoua celui que l'on baptisait déjà pudiquement à part soi Oméga l'égaré, par un trou minuscule qui perce la voûte frontière de notre vénéré territoire, aux confins ouest, là où le soleil s'éteint brutalement à dix-huit heures.

— Ainsi, tu t'es aventuré en ce lieu interdit? siffla l'Empereur. Décidément, tu multiplies les infractions, Oméga 101. Faut-il te rappeler qu'une peine capitale punit ceux qui se rendent coupables de s'aventurer à la limite de notre grand et beau pays?

— Votre Majesté, une incompréhensible erreur informatique d'itinéraire fut à l'origine de mon égarement aux confins ouest. Alors que je cherchais mon chemin de retour, quel ne fut pas mon étonnement de constater que l'horizon s'interrompait brutalement. Ne parvenant pas à expliquer semblable phénomène selon nos lois physiques, je décidai de m'approcher...

Oméga 101 fit une pause de quelques secondes, comme perdu dans ses pensées. Très vite, il reprit :

— J'ai avancé ma main avec précaution. Stupeur! Sous mes doigts, je sentis onduler une matière plastique invisible et néanmoins opaque qui absorbait toute réflexion, y compris celle de ma propre image. Dans ma tête, les idées se bousculaient, tentant de donner un sens à tout

cela. C'est à ce moment que j'aperçus un petit trou suspendu en l'air...

La foule se raidit, partagée entre son désir d'écouter le récit d'Oméga 101 et sa peur de la sanction qui ne pouvait désormais plus tarder à se concrétiser. Contre toute attente, Enbasidien XV invita l'insoumis à poursuivre. Il paraissait comme hypnotisé. À l'unisson, ceux qui défilaient encore quelques minutes auparavant demeuraient figés désormais, incrédules face à cette scène qui ne cessait de se révéler surréaliste.

— Par quel miracle un trou pouvait-il perforer le vide? Les termes mêmes de ma question contenaient en eux tout l'illogisme et l'absurde de la situation que je vivais. Prudemment, je me suis approché et j'ai regardé par le discret œillet...

Les Enbasiens n'osaient plus respirer.

— Mon front frôla une matière que mes yeux ne pouvaient distinguer. Je reculai, effrayé. Mais la curiosité l'emporta et j'avançai à nouveau mon œil vers le minuscule orifice, avec toute la prudence dont j'étais capable. Ce que je vis me sidéra...

Oméga 101 s'interrompt, le temps de s'assurer que l'Empereur l'autorisait à poursuivre. Impassible, le visage plus cendré que jamais, Enbasidien XV ne manifesta ni approbation ni refus. Une expression étrange, inconnue jusqu'à de tous, transmutait son regard, à la fois sévère et perdu. Les écrans géants témoignaient en version XXL de cette métamorphose. Oméga 101

choisit de continuer, malgré la peur diffuse qu'il ressentait en lui.

— Au-delà de l'infime trouée et de ce que je considérais, sans preuve, comme la toile frontière de notre bien-aimé pays d'Enbas, s'étendait un monde de couleurs, de lumières, de musiques, de rires et de danses.

Il prit le temps de goûter à nouveau le plaisir qui parcourait son être à l'évocation de cet heureux souvenir.

— Comprenez, Votre Majesté : j'étais comme médusé, continua-t-il, fébrile. Aucun de mes professeurs n'avait jamais évoqué la présence d'une autre dynastie. Et tout à coup j'apercevais derrière un voile, dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, un territoire champêtre peuplé d'individus certes beaucoup moins développés que nous, dépourvus d'ordinateurs et même d'électricité, mais tellement vivants! Leurs chants, leurs étreintes, leurs joies, l'incroyable désordre dans lequel ils interféraient les uns avec les autres, les tables en bois chargées de victuailles, de gobelets, de fruits, de mets inconnus et alléchants... et leurs danses! Je ne parvenais plus à détacher mes yeux de ce spectacle fraternel et réjouissant... et me laissai couler dans une contemplation émerveillée.

Il marqua un bref temps d'arrêt, puis reprit :

— La vie circulait en moi, une sensation d'énergie inconnue, un élan puissant qui invitait mes pieds à battre la mesure. J'ai observé les indigènes d'outre-voile pendant des heures. Et

quand je suis finalement parvenu à m'arracher à cette extase, il faisait nuit noire. De retour chez moi, j'ai tenté de reproduire les mouvements, de me souvenir des gammes, de fredonner les paroles. Il n'est pas de jour qui ne soit passé depuis sans que je m'entraîne à danser. C'est une telle sensation ! C'est comme...

Les Enbasiens restaient suspendus aux lèvres d'Oméga 101, dont le récit s'était interrompu sous l'effet du bonheur manifeste qui était le sien. Leur imaginaire se chargeait lui aussi des images évocatrices suscitées par leur concitoyen. S'ils n'osaient bouger, ils ne pouvaient nier la curiosité qui les envahissait : à leur tour, ils voulaient croquer du regard un peu de ce monde chaleureux si différent et à la cordialité si attrayante.

— Tu regagneras ta place, Oméga 101, et n'en sortiras plus ! annonça solennellement l'Empereur, qui s'abstint de commenter les propos de son indocile sujet.

— Suis-je prisonnier ? hasarda Oméga 101.

— Pas le moins du monde..., ironisa Enbasidien XV, pour autant que tu ne cherches pas à t'échapper.

Oméga 101 aperçut la seringue au bout de la main de l'un des gardes. Il baissa le regard. Il avait compris.

— Mes chers sujets, le regrettable incident d'aujourd'hui en témoigne : il nous faut travailler toujours plus dur pour enfin éradiquer de notre grande nation toute déviation résiduelle.

Oméga 101 sera placé en isolement total tant que durera son traitement. Nous vous ordonnons de regagner vos cubisons dans le silence le plus absolu. Le travail reprendra exceptionnellement dès demain. Toute personne qui évoquera, sous quelque forme que ce soit, le déroulement de notre parade annuelle sera immédiatement condamnée à la peine capitale. Dispersion !

En quelques minutes à peine, l'immense place était déserte, immaculée, sans que rien ne signifiât encore la tenue du plus grand rassemblement d'Enbas, ni la souillure qui l'avait entaché tantôt.

Au cours des semaines et des mois qui suivirent, les Enbasiens s'efforcèrent ardemment d'effacer de leur mémoire le souvenir de la parade. Ils y parvinrent enfin et si bien que l'existence d'Oméga 101 leur était devenue complètement étrangère.

Cependant, dans la ruche-asile, ce dernier suivait malgré lui un strict programme de soins chimiques intensifs, visant à purger tout son être de ses penchants déviants et de ses dangereuses réminiscences. Il ne lui restait plus qu'à recevoir une dernière injection, quand l'infirmier en charge de ses piqûres quotidiennes l'interrogea, le plus discrètement possible :

— Dis-moi, Oméga 101, ce monde existe-t-il vraiment ? Est-il vrai que des hommes y festoient et y dansent ?

Du plus loin de la torpeur dans laquelle le maintenaient depuis des mois les substances qui

lui étaient administrées à forte dose, Oméga 101 esquissa un sourire.

L'infirmier insista :

— Oméga 101, te souviens-tu de ce que tu prétends avoir vu ?

— La danse..., murmura Oméga 101, se mettant à fredonner un air inconnu et tout à fait illégal.

— Raconte-moi, je te prie, l'invita le soignant.

Et le patient malgré lui conta la fête, les générations assises les unes à côté des autres, les corps se déplaçant en rythme, les instruments, les repas partagés, les verres levés, les mots plus hauts que d'autres, les rires qui les effaçaient, les robes des femmes, leurs courbes...

— Des femmes..., répéta l'infirmier, ému et songeur.

Au pays d'Enbas, vivant entre elles dans une ruche à l'emplacement tenu secret, elles élevaient leurs enfants issus de l'insémination artificielle jusqu'à l'âge de dix-huit mois. Ensuite, les petits Enbasiens rejoignaient leur premier lieu d'apprentissage, encadrés par des hommes. Ils ne reverraient plus de femmes de toute leur existence.

— Oui, des femmes, des jeunes filles qui dansent librement et virevoltent aux bras des hommes et des jeunes garçons. Tous rient dans cette mixité si naturelle de genres, d'âges, d'origines...

Les mots d'Oméga 101 sonnaient plus clair à présent.

— Accepterais-tu de m'emmener ce soir aux confins ouest du pays ? hasarda l'infirmier.

Tout à coup, Oméga 101 se méfia. Et s'il s'agissait d'une ruse de l'administration de l'asile pour tester la réussite de sa cure ? Et si tout cela n'était que stratagème pour le condamner définitivement et le pousser dans la fosse de l'oubli où mouraient les prisonniers irrécupérables ?

L'homme à la blouse blanche comprit le sens de l'hésitation de celui qu'il côtoyait depuis maintenant de longs mois.

— Oméga 101, je sais la peur qui est la tienne. Comme toi, je suis de la caste Oméga. Je ne peux t'apporter comme preuve de mon sincère intérêt que ceci.

Il retira de sa poche une minuscule photographie sur laquelle souriait une douce jeune femme. Au dos était écrit, en lettres gracieuses et minuscules : "Maman".

Oméga 101 leva ses yeux et les plongea dans ceux de son surveillant médical. Ce qu'il y vit le bouleversa : joie, détresse, colère se mêlaient en un discret filet qui humidifiait légèrement paupières, cils et cernes. Il hocha la tête en signe d'approbation.

À la nuit tombée, à la faveur d'un tunnel secret, les deux hommes quittèrent l'enceinte de la ruche-asile et empruntèrent l'itinéraire interdit qui les mena jusqu'à l'endroit où le voile frontière était légèrement percé. Non sans émotion, l'infirmier approcha son œil de l'orifice. Tout son corps tremblait et, rapidement, il se

mit à esquisser quelques pas de danse, comme soudain animé d'une force intérieure irrésistible. Oméga 101 sourit à la vue de son gardien et désormais ami qui se trémoussait. Au bout de quelques instants, ce dernier se tourna vers lui, le visage rayonnant et illuminé d'un immense sourire.

— Ainsi tu as dit vrai, Oméga 101. Quel monde merveilleux bouillonne à nos frontières! Par quel malheur notre nation a-t-elle dû renoncer à de tels plaisirs? Tout là-bas n'est que vie et partage quand ici tout n'est qu'ordre et limites. Et il y fait encore jour alors que chez nous le soleil s'est éteint depuis près de deux heures...

Puis soudain, plus dubitatif, il dit :

— Se pourrait-il que ce que nous apercevons ne soit que mensonge et artifice, spectacle en quelque sorte, et qu'en fait cette terre qui se déploie quelques mètres au-dessus du pays d'Enbas ne soit qu'une farce?

— Allons voir! proposa le téméraire Oméga 101.

L'infirmier hésita avant de réaliser que les actes commis depuis le matin étaient passibles de la fosse de l'oubli. Il opina de la tête, et bientôt les deux compères agrandissaient avec précaution le trou dans le voile pour se frayer une voie d'accès au monde d'Enhaut.

Timidement, ils s'approchèrent d'une table de banquet dressée au milieu d'un pré fleuri. Une jeune fille aux longs cheveux châtain clair tréssés d'un ruban ivoire les apostropha :

— Approchez, jeunes gens. Êtes-vous des amis de mon oncle? Venez-vous célébrer son mariage avec nous?

— Oui, bredouilla Oméga 101 qui tentait vainement de se remémorer ce que le mot "mariage" signifiait et que la beauté de la jeune fille troublait au-delà de tout ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors.

Les deux hommes s'avancèrent. Bientôt, on leur servait du vin, on partageait le pain et on les entraînait dans une danse effrénée et bucolique.

Les lampions étaient allumés depuis longtemps quand ils prirent congé de leurs hôtes et regagnèrent à regret la froideur des chambres stérilisées de l'hôpital. Mais dans leurs têtes enivrées se fomentait déjà un plan...

Le lendemain, un groupe de médecins-chefs interrogea Oméga 101 avec force détecteurs de mensonges. Les scientifiques lurent le rapport détaillé de l'infirmier, comptèrent les doses administrées, se satisfirent de l'apathie du jeune criminel et conclurent à sa guérison.

Néanmoins, comme la procédure l'exigeait, pendant toute la durée de probation, Oméga 101 serait assigné à résidence dans une annexe de la ruche-asile et serait autorisé en fin de journée à s'asseoir pendant quelques minutes dans la cour.

Dès sa première récréation, l'infirmier le rejoignit. Ensemble, ils s'engagèrent dans le tunnel secret et débouchèrent dans la pénombre du soir sur un terrain abandonné, à l'écart de la ruche

résidentielle. Au bout de quelques instants, ils furent rejoints par de nombreux jeunes gens de leur caste et des castes voisines. Ils parcoururent, camouflés, le chemin qui les menait vers l'entrée du monde d'Enhaut.

Les tables du mariage avaient été rentrées, mais quelques musiciens taquinaient délicatement leurs instruments. Des couples dansaient amoureuxment, des fruits et des gâteaux passaient de main en main et des femmes berçaient les nourrissons endormis dans leurs bras au son des guitares et mandolines. Les Enbasiens, interloqués, observaient sans mot dire.

Quand elle aperçut Oméga 101, la jeune fille aux cheveux châtain les invita, lui et ses amis, à rejoindre les villageois. Immédiatement, une musique entraînante s'éleva et les accompagna au bout de la nuit. Juste avant l'aube, les Enbasiens, repus de notes et de rythmes, regagnèrent leurs cubisons.

Chaque soir, ils étaient de plus en plus nombreux à venir faire l'expérience inédite de l'amitié, danser et rire. Comment leurs escapades nocturnes restèrent-elles inaperçues? Cela relevait du plus grand mystère. Mais, en quelques semaines, des milliers de jeunes Enbasiens s'étaient éveillés au plaisir de la convivialité.

Aussi, lorsque le premier jour de la saison froide de l'année ZSC132 se leva, bruissait dans l'air, presque imperceptible, une excitation particulière que de mémoire d'Enbasien l'on n'avait jamais connue. La parade débuta néanmoins

dans le plus grand ordonnancement, au son de l'éternelle et unique musique militaire. Les Enbasiens défilaient, se croisant et se recroisant dans la même chorégraphie millimétrée.

Quand soudain, à la surprise des anciens et de l'Empereur, les musiciens introduisirent une nouvelle note, puis une seconde. Sur la vaste place de granit, les pieds doutaient, les bras se désynchronisaient, les bustes hésitaient. Une troisième note, une quatrième, un nouveau tempo s'improvisait, et bientôt la confusion de la parade fut totale.

— Gardes! s'écria Enbasidien XV.

Les gardes se précipitaient pour enserrer les rangs indisciplinés quand une foule multicolore et bruyante envahit la place, armée de tambourins, d'accordéons et de chansons.

Les jupes des filles tournoyaient dans une profusion de couleurs et de volants, les bouches des femmes riaient, les bras des hommes s'ouvraient, embrassant les Enbasiens, offrant généreusement vin et cidre.

Tous les jeunes Enbasiens, qui savaient désormais danser, entraînaient leurs aînés. Dépassés, les gardes ne pouvaient plus résister.

L'Empereur, les yeux exorbités, restait coi, incapable d'ordonner à ses gens d'armes de réprimer cette révolution. Il sentit tout à coup une présence féminine dont il lui sembla reconnaître le parfum. À ses côtés se tenait une femme au port impérial et aux traits doux. Elle caressa la joue de l'Empereur. L'effleurement eut raison de

ses dernières forces. L'homme, fait incroyable, laissa quelques larmes rouler sur ses joues rebondies. Les écrans géants témoignèrent en direct de son émotion.

Un silence soudain s'empara de la place. Tous regardaient Leur Éminence pleurer discrètement dans les bras de sa mère.

— Vive la Mamma! Vive Enbasidien XV! cria Oméga 101, instantanément rejoint par la foule.

Le timide sourire de l'Empereur apparut sur l'écran, permission inespérée de s'adonner enfin librement à la joie, à la fête et à l'amitié.

La liesse était à son comble lorsqu'un messager du pays d'Enhaut se précipita au sommet de la tribune impériale et s'empara du micro :

— Amis d'Enbas, frères d'Enhaut, venez! Venez tous! Je reviens des confins ouest du pays d'Enhaut. Il y a là-bas un trou dans le voile frontière : vous ne devinez jamais le monde incroyable que j'ai aperçu!

L'ÉCHELLE DU MAHARAJAH

Il était une fois, dans un pays bordé par l'océan Indien et au milieu duquel coulait le fleuve sacré d'Ispaghar, un Maharajah qui voulait discuter avec les Dieux. Pourtant, aucun d'entre eux n'acceptait de lui adresser la parole. En dépit des offrandes majestueuses qu'il laissait sur les marches des temples, au bord des routes et le long des ruisseaux, jamais les Dieux n'accédaient à sa demande de dialogue.

Aussi, un jour, entreprit-il de construire une immense échelle pour monter les rejoindre jusque dans les nuages. Il fit venir en son palais le meilleur architecte de l'empire, les bâtisseurs les plus adroits et les plus renommés, les hommes les plus valeureux, les éléphants les plus puissants. Il commanda les bois les plus résistants, les chanvres les plus solides, et exposa son projet. Ils avaient cinq lunes pour bâtir la plus haute des échelles jamais construites et atteindre

la voûte céleste. Les bâtisseurs, fiers et honorés, s'inclinèrent devant leur Maharajah magnifique et se mirent au travail.

Au bout de trop longues semaines, le Maharajah s'enquit de l'avancée des travaux. Bien qu'il ait réuni les travailleurs les plus réputés du pays et les artistes les plus prestigieux, le chantier n'avancait pas. Chaque soir la tour de bois et de bambou s'effondrait et chaque matin il fallait recommencer. Aucune explication ne lui était donnée tant chacun craignait son exigence et son intransigeance.

Le Maharajah, fort contrarié, s'impatientait et, désormais, les murs de son palais tremblaient chaque fois que son messager lui faisait le récit de la chute sans cesse renouvelée.

Un soir, la plus jeune femme de son harem, le voyant si humilié par semblable affront, l'entre tint ainsi :

— Mon roi, tu veux rencontrer les Dieux dont tu te sens l'égal. Tu as réuni les meilleurs bâtisseurs du royaume, rassemblé les matériaux les plus précieux, fait élaborer les dessins les plus ingénieux. Et pourtant, ton échelle des cieux ne monte guère plus haut que la cime du pommier en fleurs de notre jardin, murmura-t-elle. Déguise-toi en mendiant et va te promener sur le chantier demain à la tombée de la nuit. Tu pourrais y recueillir de précieux enseignements.

Le Maharajah, d'abord choqué que sa plus jeune concubine osât lui parler ainsi et répugné

à l'idée de revêtir de misérables loques, se résolut pourtant à la ruse de la douce jeune fille, trop curieux de comprendre par lui-même les raisons de l'échec de son projet.

C'est donc habillé en mendiant qu'il se rendit le lendemain sur le chantier.

Un homme l'aperçut et le héla avec mépris.

— Dis-moi, vieillard, ignores-tu que ce chantier est celui de notre grand Maharajah, cousin des Dieux tout-puissants ? Seuls ceux qui y sont autorisés par mandat royal peuvent en fouler le sol. Sais-tu seulement que nous construisons pour lui la plus haute des échelles qu'il fut jamais donné à des hommes de construire afin qu'il puisse aller festoyer avec ses Semblables dans les nuages ? poursuivit-il. Il nous a réunis, nous les plus intelligents, les plus forts, les plus savants du royaume. Ensemble, nous édifions un escalier divin. Tes guenilles ne sont pas les bienvenues ici ! lâcha-t-il avec mépris.

Abasourdi par le dédain de l'homme à son égard, le Maharajah sentit monter en lui la colère. Mais à son oreille il entendit murmurer la voix de sa jeune concubine, que les vents semblaient avoir portée en ces lieux.

— Ô mon roi bien-aimé, retiens ton courroux. N'oublie pas que tu es ici un simple mendiant. Et plutôt, continue de parcourir le chantier pour comprendre ce qui s'y passe.

Le faux mendiant se tourna alors vers l'homme, dissimulant sa tête sous son affreuse capuche.

— Pardonne mon ignorance, homme de grand savoir. Je ne suis qu'un gueux qui erre de chantier en chantier pour y glaner quelque pitance. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis le planteur d'arbres, répondit fièrement celui-ci. Ce sont mes arbres qui ont permis de tailler les perches que tu vois plus loin et que chaque jour depuis trois lunes nous assemblons pour monter jusqu'aux cieux.

— Depuis trois lunes ! s'exclama le Maharajah qui retint avec difficulté son ire. Votre échelle doit être bien haute à présent. Me la montrerais-tu ?

— Hélas ! soupira le planteur, la vérité, si difficile fût-elle à avouer, est que d'échelle il n'y a point encore.

— Quoi ? feignit de s'exclamer le mendiant. Et comment expliques-tu pareille mésaventure ? Est-ce ton bois qui ne serait donc pas assez solide ?

— Tu es bien impertinent, mendiant ! s'offusqua le planteur. Le problème est tout autre. Le chanvre qui tient entre eux les morceaux de bois doit être de piètre qualité puisque chaque soir l'ensemble s'effondre avant même que ne soit dépassée la cime du pommier qui fleurit au centre du jardin de notre respecté Maharajah.

— Sais-tu où je peux trouver le tisseur de chanvre ? interrogea le mendiant.

— Bien sûr ! Il loge au bout de cette allée, dans la tente bleutée que tu aperçois sur la gauche. Je t'y accompagne.

Et les voilà tous deux partis pour rencontrer le tisseur de chanvre. Ils le trouvèrent assis en tailleur sur une natte, en train de boire un verre de thé brûlant.

— Maître tisseur, le gueux que voici cherche à comprendre pourquoi, chaque soir, notre construction vacille avant de s'écrouler. Je lui ai dit que mon bois était le meilleur du royaume et que l'explication la plus plausible était que le chanvre que tu tisses est bien trop médiocre pour un si noble ouvrage.

Le tisseur leva ses yeux noirs vers les deux hommes. D'un bond, il fut à la barbe de chacun d'eux, furieux.

— Comment oses-tu prétendre que la cause de la chute de notre ouvrage serait la qualité de mon chanvre ? hurla-t-il. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide ni d'aussi calomnieux ! Mon père était premier tisseur de chanvre de notre vénéré Maharajah, ainsi que l'étaient son père et le père de son père. Notre famille connaît le secret du tissage depuis des siècles. Aucun tisseur dans le royaume ne peut se mesurer au talent qui est le nôtre.

Il fulminait. Au bout de quelques instants, il poursuivit :

— À bien y réfléchir, le fait est que, si tes perches étaient taillées comme il se doit, tu aurais prévu de légères encoches pour que le chanvre ne glissât point et que les fils pussent maintenir le tout solidement, ironisa-t-il. Mendiant, je peux le dire ici sans hésiter, la faute ne m'incombe en

rien. À n'en pas douter, c'est l'homme qui t'accompagne qu'il nous faut blâmer.

Le mendiant les observait se disputer. Enfin, il les interrompit de sa voix rauque (il avait aussi déguisé sa voix pour qu'on ne le reconnût pas) et dit :

— Si ni le bois, ni le chanvre ne peuvent être mis en cause, est-il possible que les plans de l'échelle soient défectueux ?

— Ma foi, tout bien considéré, je crois, le gueux, que tu dis vrai, réfléchit le planteur d'arbres. J'ai vu l'architecte se pavaner dans les allées. Il ordonne, il agite ses bras, il déroule ses plans savants. Son assurance hautaine cache sans doute son inavouable incompetence, cracha-t-il, sentencieux.

— Serait-il possible que tu aies raison ? réfléchit le tisseur. J'avoue que, moi aussi, j'ai été agacé par son air obséquieux et ses manières de commandant en chef. Et chaque fois que je m'approche, il s'empresse d'enrouler ses plans pour s'assurer que je ne puisse les voir.

Le Maharajah sentit l'irritation monter en lui. Ainsi, l'architecte de son chantier jouerait au commandant en chef. Quelle prétention ! En voilà un qu'il faudrait remettre à sa place dès le lendemain ! Il masqua néanmoins son agacement et proposa :

— Ne devrions-nous pas interroger l'architecte pour connaître son explication ?

Les deux autres opinèrent et tous trois sortirent de la tente. Les deux premiers marchaient

d'un pas pressé dans les allées du campement, vers la plus grande tente. De nombreuses lampes l'éclairaient et on pouvait l'apercevoir de loin. Seul le Maharajah, caché sous ses guenilles, retenait son pas pour feindre l'épuisement qu'il pensait seoir à sa condition d'emprunt.

Au bout de quelques minutes, ils étaient à l'entrée de la tente de l'architecte. Un homme se tenait debout devant la porte, qui les interpella.

— Que puis-je pour vous, messieurs, à une heure si tardive ? demanda-t-il.

Il jeta un regard quelque peu dégoûté sur les oripeaux du gueux, qui sentit un frisson de honte mêlé de colère parcourir son échine.

— Nous venons voir ton maître l'architecte, dit en s'avançant dans la lumière le planteur. Nous reconnais-tu à présent ? Annonce-nous ! C'est une affaire de la plus haute urgence qu'il nous faut régler instamment.

Le garde opina de la tête et disparut à l'intérieur. Quelques instants plus tard, il ressortit et les invita à rejoindre l'architecte dans la chaleur de la tente. Celui-ci était assis sur un siège d'or et de velours. Il tenait dans sa main une coupe d'argent.

— Puis-je vous offrir un peu de vin ? proposait-il obséquieusement.

À la vue du mendiant, il hésita cependant.

— Le gueux est avec nous, dit le tisseur.

L'architecte lui tendit un gobelet de terre cuite rempli d'eau. Le Maharajah retint le cri

qui montait dans sa gorge. Il serra le poing et s'obligea à esquisser un sourire déférent, la tête vers le sol.

— Le mendiant que tu vois ici est venu nous interroger sur les raisons pour lesquelles l'échelle commandée par notre Maharajah magnifique s'écroule chaque soir, expliqua le planteur. Nous sommes parvenus à la conclusion que ni mon bois, ni le chanvre du tisseur ne sont la cause de la chute. Il est donc clair que tes plans sont la raison de notre échec, accusa-t-il. Et je suis certain que, si tu nous les montrais enfin, nous verrions tous à présent qu'ils ne sont pas dignes de l'ouvrage d'exception commandé par notre Maharajah céleste et que des erreurs de conception s'y cachent.

— Comment osez-vous m'insulter sous ma tente? grinça l'architecte. Faut-il que vous soyez bien présomptueux et tout aussi fous pour vous aventurer à pareilles injures? Sortez avant que je ne vous fasse rosser!

— Peut-être, hasarda le mendiant de sous sa capuche, monsieur l'architecte acceptera-t-il de nous montrer ses plans irréprochables afin que tout soupçon puisse être définitivement écarté.

Le tisseur et le planteur approuvèrent d'un hochement de tête. L'architecte inspira profondément. Il attendit quelques minutes, puis se dirigea vers le long meuble en bois qui bordait le mur de toile. Il en sortit un rouleau qu'il déroula sur la table au centre de la tente.

— Voyez par vous-mêmes! souffla-t-il.

Les trois hommes s'approchèrent et s'inclinèrent au-dessus de l'imposant document. Les mesures, les angles, les proportions, les forces... tout leur semblait parfait.

— Mais alors, si ce n'est ni mon bois, ni le chanvre, ni les plans qui sont défectueux, ce sont nécessairement les ouvriers qui n'exécutent pas leur tâche dans les règles de l'art, affirma le planteur, plus que jamais convaincu.

— Allons voir les fautifs! exhorta l'architecte.

Les trois hommes sortirent d'un pas déterminé et s'avancèrent jusqu'au centre du campement, où logeait le contremaître. Seul, un peu à l'arrière, le Maharajah claudiquait. Impatients de témoigner leur rancœur, le planteur, le tisseur et l'architecte interpellèrent avec véhémence le contremaître avant même d'être parvenus à sa hauteur. Celui-ci sentit son corps se raidir, ses muscles se tendre et ses mâchoires se serrer. Il se retourna tout à fait, planté fermement sur ses deux jambes, les poings sur les hanches. Alertés par les invectives, les ouvriers s'étaient rassemblés autour de lui. Tous attendaient.

— Si l'auguste ouvrage que nous a commandé notre majestueux Maharajah chaque jour s'effondre, c'est que tes hommes ne savent y faire! jeta le planteur.

Le contremaître ricana. Puis, l'air grave et solennel, il rétorqua :

— Dans tout le royaume, il n'est d'hommes plus talentueux que ceux que vous voyez debout

devant vous. Ces ouvriers, et leurs aïeux avant eux, ont construit le palais de notre grand Maharajah. Je ne tolérerai pas que leur noble réputation soit ici salie!

Un énorme brouhaha s'ensuivit. Tous criaient, s'insultaient et se crachaient au visage.

Le Maharajah, un peu en retrait, se tenait coi.

Soudain, au milieu de la cohue, un petit garçon se hissa sur une pierre et leva la main en silence. Tous se turent.

— Avant que vous n'accusiez les éléphants d'être la cause de notre malheur, voici ce que je propose, dit l'enfant.

Tous tendirent l'oreille.

Le petit garçon se retourna vers le mendiant et lui dit :

— Étranger, voici venu le moment pour toi de te retirer. Nos différends doivent t'ennuyer. Si par hasard tes pas te mènent jusqu'au palais de notre Maharajah tout-puissant, invite-le à venir sur notre chantier dans une semaine.

Interloqué, le gueux hésita et prit congé. L'assurance de l'enfant le surprenait autant qu'elle l'interpellait.

Le petit garçon réunit les hommes en cercle. Il s'installa parmi eux et murmura quelques paroles mystérieuses. Au bout de quelques instants, tous rejoignirent leur tente.

Une semaine plus tard, le Maharajah, qui avait retrouvé son palais et ses beaux atours, fit seller son étalon noir et partit au galop en direction du chantier.

Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir au loin une infinie échelle de bois et de chanvre, qui s'élevait jusqu'au ciel! Quelques foulées plus tard, il était au pied de l'ouvrage. Autour étaient réunis le planteur d'arbres, le tisseur, l'architecte, les ouvriers et le petit garçon. Tous souriaient. L'enfant portait au creux de ses mains un bel oiseau blanc.

Quand ils aperçurent le Maharajah, ils s'agenouillèrent.

Après une courte révérence, le petit garçon s'approcha du Maharajah et lui dit :

— Maharajah, devant toi se tient l'échelle la plus haute qui fut jamais érigée. Gravissons-la ensemble. Je te servirai de guide.

D'abord agacé par l'audace de l'enfant, le Maharajah réalisa qu'il n'avait jamais été aussi près de discourir avec les Dieux. Il emboîta donc le pas à l'agile grimpeur qui le précédait. L'échelle, bien que fort ancrée dans le sol, ondulait au gré des vents. La terre disparaissait sous eux. Au loin, ils apercevaient les bâtisseurs qui les encourageaient à poursuivre leur divine ascension. L'air se faisait de plus en plus pur. Plus ils montaient, plus il semblait au Maharajah que les barreaux devenaient étroits, si bien qu'arrivé sur l'avant-dernière marche, il ne pouvait plus que poser un seul pied sur l'échelle. En équilibre, les cheveux au vent, il tendit le bras pour se hisser jusqu'au nuage où les Dieux avaient élu domicile. Il avait beau s'étirer, contracter sa cheville, il ne pouvait atteindre le nuage. Il sentit une

immense colère monter en lui, qui le disputait à la frustration, à l'impuissance et à la tristesse.

Il entendit alors la voix de sa jeune et sage concubine lui susurrer à l'oreille :

— Ô mon Maharajah bien-aimé, te voilà arrivé plus haut qu'aucun homme n'est jamais monté. Sauras-tu jouir de pareille félicité? Et sauras-tu, en bas, reconnaître le Divin dans chaque bouton de fleur qui éclôt, dans chaque goutte de pluie qui scintille, dans le rire qui s'échappe de la gorge d'un enfant?

Le Maharajah n'osait enrager tout à fait, craignant que son irascibilité ne le fit vaciller et chuter.

Le petit garçon enleva délicatement une plume du dos de son bel oiseau blanc et la tendit au Maharajah. Celui-ci s'en saisit, heureux de parfaire ainsi son équilibre.

— Maharajah, grâce à cette longue plume immaculée, tu peux caresser le nuage sur lequel habitent les Dieux.

Le Maharajah inspira longuement. Le vent souffla sur son turban qui s'envola, embrouillant ses cheveux. Avec précaution, le Maharajah écarta la mèche qui tombait sur ses yeux et tendit le bras. Au bout de sa main fébrile, la plume caressa le nuage. Le Maharajah ressentit un immense bonheur au contact de l'air et de l'eau vaporeuse. Il se sentait léger, heureux comme il ne l'avait encore jamais été. Il lâcha l'échelle de la main qui en tenait encore le montant et agita harmonieusement ses bras,

dessinant dans l'espace les arabesques d'une danse céleste. La plume garantissant son équilibre, il jouissait de la vue extraordinaire qui s'offrait à lui.

Quelques instants plus tard, le Maharajah et l'enfant foulaient à nouveau la terre ferme, sous les applaudissements des hommes restés au sol.

Le Maharajah s'avança et interrogea :

— Qui me faut-il remercier pour cette divine échelle?

Il s'approcha de l'architecte et lui dit :

— Architecte, sans toi, jamais mon échelle n'aurait vu le jour. Je te remercie infiniment pour ton ouvrage majestueux.

L'architecte inclina légèrement la tête et répondit :

— Je ne suis qu'architecte, ô vénéré Maharajah.

Alors le Maharajah s'approcha du tisseur :

— Tisseur, sois remercié pour cette échelle somptueuse et la solidité de ton chanvre.

Le tisseur inclina légèrement la tête et répondit :

— Je ne suis que tisseur, ô vénéré Maharajah.

Le Maharajah se dirigea alors vers le planteur d'arbres :

— Planteur, accepte mon royal remerciement.

— Je ne suis que planteur d'arbres, ô vénéré Maharajah. Sans tous mes compagnons ici, mon précieux bois n'aurait servi à rien.

De même, les ouvriers déclarèrent leur modeste contribution.

L'enfant vanta à son tour l'aide de son bel oiseau blanc.

Le Maharajah allait remercier l'oiseau quand celui-ci lui indiqua la plume sans laquelle jamais il n'aurait pu caresser la demeure des Dieux et danser dans les airs.

Alors, le Maharajah s'adressa à la plume et dit :

— Plume fine et légère, tu m'as permis de valser en haut de mon échelle et de communier avec les cieux. Entends ma profonde gratitude.

— Maharajah, tu es un grand bâtisseur, énonça la plume. Ton dessein est aussi ambitieux que noble. Te voilà de retour sur terre, parmi nous, aussi j'accepte tes remerciements car ils sont justifiés. Tu dis vrai : sans moi, en effet, jamais ton rêve n'aurait pu se concrétiser.

La foule éclata d'un rire sonore devant tant d'orgueil et de vanité.

Le Maharajah posa le genou droit à terre et s'inclina devant la plume.

Un peu plus loin, sa jeune concubine souriait à sa révérence.

Je tiens à remercier l'ensemble des collaborateurs de notre groupe pour l'attention qu'ils porteront à ces contes. Ils viennent nourrir cette culture singulière et cette intelligence du cœur qui font notre force et donnent tout son sens à l'œuvre collective.

J'exprime aussi ma gratitude à celles et ceux qui, par leur contribution directe à cette réflexion sur les valeurs, enrichissent nos débats internes.

I want to thank all of our group's employees for the attention they will give these stories. They nourish the unique culture and emotional intelligence, which is our strength, and add meaning to our common endeavour.

I would also like to express my gratitude to those who, by their direct contribution to this reflection on values, enrich our internal debates.

Mohed Altrad

TABLE

Les clochettes du désert	9
Le trésor caché	31
Le village du haut de la falaise	53
Le pays d'Enbas	73
L'échelle du Maharajah	93

CONTENTS

<i>Desert Bells</i>	111
<i>Hidden Treasure</i>	131
<i>The Village on Top of the Cliff</i>	151
<i>The Land of Enbas</i>	171
<i>The Maharaja's Ladder</i>	189

REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2016
PAR L'IMPRIMERIE CORLET
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ACTES SUD,
LE MÉJAN, PLACE NINA-BERBEROVA, 13200 ARLES
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2016